

entrées | libres

Écrire et lire l'Enseignement catholique / N°81 / septembre 2013

RENCONTRE

Thierry LUTHERS

SUPPLÉMENT À CE NUMÉRO

FORMATION CONTINUÉE
DE L'ENSEIGNEMENT
CATHOLIQUE

DOSSIER

**CULTURES D'ÉCOLES,
ÉCOLE DE CULTURE
L'ÉCOLE : UN PROJET CULTUREL ?**

édito

3 Bâtiments scolaires : revoir le financement pour répondre à l'urgence

des soucis et des hommes

4 Un pont entre l'école et l'entreprise

5 50 ans de classes de neige !

ils en parlent encore...

6 Thierry LUTHERS
Journaliste sportif ? Un journaliste à part entière, l'émotion en plus !

entrez, c'est ouvert !

8 La compta revisitée par la télé

9 DiverCiné pour faire cité

10 Je ferme la porte, tu éteins la lumière, nous économisons l'énergie !

DOSSIER

Cultures d'écoles,

École de culture

L'école : un projet culturel ?

mais encore...

11 De la fiction au cours d'histoire ?

avis de recherche

12 Quand le « vieux continent » rajeunit

rétroviseur

14 Écoles épiscopales (1/4)
Quel projet aujourd'hui ?

point de vue

16 Les clichés au feu... Tendre vers un mieux

zoom

17 Le bien et le mal à l'école

service compris

17 Pastorale scolaire, c'est reparti !

18 Les 20 ans d'un grand classique de musique pour enfants
Apprendre la chimie en jouant
Vitamine P ■ La poésie, c'est vital !
Outils pédagogiques pour lutter contre la pauvreté

entrées livres

19 Un libraire, un livre ■ Concours
L'école dans la littérature ■ Livr@do

hume(o)ur

20 L'humeur de... Marthe MAHIEU
Le CLOU de l'actualité



édito



Thierry LUTHERS



dossier



ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

entrées libres

Septembre 2013 ■ N°81 ■ 9^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

www.entrees-libres.be
redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef
et éditeur responsable

Conrad van de WERVE (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Secrétariat et abonnements

Nadine VAN DAMME
(02 256 70 37)

Création graphique

Anne HOOGSTOEL

Membres du comité de rédaction

Joëlle BERTIN
Anne COLLET
André COUDYZER
Jean-Pierre DEGIVES
Vinciane DE KEYSER
Benoit DE WAELE
Hélène GENEVOIS
Brigitte GERARD
Thierry HULHOVEN
Anne LEBLANC
Patrick LENAERTS
Marie-Noëlle LOVENFOSSE
Bruno MATHELART
Luc MICHIELS
Françoise MIN-BOL
Guy SELDERSLAGH
Marie TAYMANS

Publicité

02 256 70 30

Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Tarifs abonnements

1 an: Belgique: 16€ ■ Europe: 26€
Hors-Europe: 30€
2 ans: Belgique: 30€ ■ Europe: 50€
Hors-Europe: 58€

À verser sur le compte n°
BE74 1910 5131 7107 du SeGEC
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles
avec la mention "entrées libres".

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs.

Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Textes conformes aux recommandations orthographiques de 1990.

entrées libres est imprimé sur papier FSC.

BÂTIMENTS SCOLAIRES

Revoir le financement
pour répondre à l'urgence

Une prise de conscience fait du bruit, en cette rentrée scolaire : l'urgence de créer de nouvelles places dans les écoles, et en particulier à Bruxelles. Cette urgence, qui découle de l'accroissement du nombre d'habitants en Belgique, véritable choc démographique, nous l'avons révélée au printemps dernier, en publiant des perspectives de populations scolaires à l'horizon 2030. Sachant que notre population belge, selon les prévisions, devrait encore augmenter d'environ un million dans les quinze prochaines années, on prévoit, en Région wallonne, une croissance d'environ 11% des effectifs dans l'enseignement obligatoire, tandis qu'à Bruxelles, ce chiffre monte à 30% !

La difficulté grandissante de gérer les inscriptions à Bruxelles est déjà un effet de cette croissance démographique : à la veille de la rentrée, un élève sur dix était soit sur liste d'attente, soit avait dû accepter une école au-delà de ses quatre préférences. Alors, qui créera les écoles nécessaires ? Et avec quels moyens ? Au centre des débats ces prochaines années, cette question brûlante sera aussi négociée lors des élections, dans le cadre du futur accord gouvernemental.

Le SeGEC a choisi le moment symbolique de la rentrée scolaire pour communiquer ses propres priorités sur le sujet. Notre demande porte sur le montant de l'intervention publique lors de la construction d'une nouvelle école. Actuellement, la Communauté française finance 100% du capital des bâtiments de son réseau, 60% du capital pour les communes et provinces (ainsi qu'un taux d'intérêt avantageux de 1,25% pour le solde à emprunter), et 0% du capital pour l'enseignement libre (avec 1,25% de taux d'intérêt). Pour les écoles libres, il est donc très difficile de créer de nouvelles places avec ce type de financement qui oblige les Pouvoirs organisateurs de nos écoles à emprunter la totalité ! Nous pensons que le modèle flamand est plus logique : les écoles libres ont le même traitement que les communes et provinces. D'autres formules pourraient être envisagées pour répondre au plus près aux besoins, là où la croissance démographique est la plus forte.

Les propositions du SeGEC ont suscité un certain nombre de réactions politiques, qu'on a pu lire ou entendre dans les médias. De manière positive, la Ministre Marie-Martine SCHYNS a déclaré que le cdH ferait des « propositions claires sur la possibilité de créer de nouvelles places, pour faire en sorte que chaque réseau puisse prendre sa part dans le défi démographique. Pour créer des places plus rapidement, le cdH va d'ici septembre proposer à ses partenaires de la majorité (PS et Écolo) d'ouvrir le « Plan Prioritaire des Travaux » à la possibilité de créer des places ». Au MR, Charles MICHEL a tenu à « relayer l'appel du SeGEC qui demande d'améliorer le financement des bâtiments scolaires du réseau libre ». Du côté des parents, à l'UFAPEC, notre position a également reçu un soutien très clair.

Nul doute que cette question devra être reprise et fera l'objet, nous en formulons le vœu, d'un arbitrage politique équilibré, dans la tradition des compromis qui ont fait l'histoire de notre enseignement. ■

ÉTIENNE MICHEL
DIRECTEUR GÉNÉRAL DU SEGEC
13 SEPTEMBRE 2013





Photo: Conrad van de WERVE

De g. à dr. : Michel BETTENS, Secrétaire général de la FELSI (Fédération des établissements libres subventionnés indépendants) ; Jean-Claude DAOUST, Président du BECI (Brussels enterprises and industry) ; Baudouin DUELZ, représentant l'Enseignement organisé par la Fédération Wallonie-Bruxelles ; Luc WILLAME (Fondation pour l'enseignement) ; Roberto GALLUCCIO, Administrateur-délégué du CPEONS (Conseil des Pouvoirs organisateurs de l'enseignement officiel neutre subventionné), représentant également le CECP (Conseil de l'enseignement des communes et des provinces) ; Jean-François HERIS, Président de l'Union wallonne des entreprises, et Étienne MICHEL, Directeur général du SeGEC.

Un pont entre l'école et l'entreprise

Les quatre organes de représentation des Pouvoirs organisateurs subventionnés et l'enseignement organisé par la Fédération Wallonie-Bruxelles ont décidé de créer avec l'UWE et le BECI, les organisations patronales de Bruxelles et de Wallonie, une Fondation pour l'enseignement. Son objectif : jeter des ponts entre le monde de l'école et l'entreprise.

Ce n'est plus à démontrer : le niveau de qualité de l'enseignement en Fédération Wallonie-Bruxelles est globalement insatisfaisant et inégalitaire. Forts d'une analyse commune et documentée à l'échelle internationale par le bureau McKinsey, les Pouvoirs organisateurs et les fédérations patronales de Wallonie et de Bruxelles ont décidé de s'associer. Ils partagent la conviction de l'impact décisif d'un enseignement performant pour assurer la prospérité en Belgique francophone. Et si de nombreuses coopérations entre fédérations d'entreprises ou entreprises individuelles existent avec les écoles, il leur est apparu nécessaire de promouvoir ces initiatives et d'aider à faire tomber une série de préjugés entre le monde de l'entreprise et le monde de l'école.

ACTIONS

Le 26 juin dernier, les partenaires ont présenté, au cours d'une conférence de presse¹, les actions prioritaires de la Fondation. La première consiste à participer à l'amélioration de la qualité de l'enseignement par la production,

notamment, d'analyses et la formulation de propositions. Parmi les autres priorités : le soutien aux pratiques qui ont prouvé leur efficacité en matière d'enseignement, et la contribution à la valorisation du qualifiant. Cette valorisation peut se faire en soutenant le développement des stages en entreprise (y compris pour les enseignants) et par la conclusion de contrats pour les étudiants en alternance.

ORIENTATION

La Fondation souhaite également soutenir les initiatives qui permettent de promouvoir l'apprentissage des langues. Elle fait de l'aide à l'orientation des élèves et futurs étudiants un autre axe majeur. Ce dernier peut se concrétiser par des présentations sur les carrières en entreprise (en bonne intelligence avec les écoles et les Centres PMS) et par une meilleure connaissance du monde de l'entreprise auprès des enseignants et des agents PMS. Enfin, les fondateurs soulignent l'importance de promouvoir la responsabilité sociétale des entreprises vis-à-vis de l'enseignement. Celle-ci peut

prendre différentes formes, notamment le partage du savoir-faire avec les institutions et les établissements d'enseignement.

FONCTIONNEMENT

Afin de concrétiser ces différents objets, la Fondation, créée formellement le 20 juin dernier, devrait démarrer tout prochainement ses activités. Elle est pilotée par un Conseil d'administration de douze membres : huit représentants des fondateurs, parmi lesquels le bureau EPM (École de perfectionnement au management) et quatre indépendants. Ayant son siège à la Fondation universitaire à Bruxelles, elle est actuellement présidée par Luc WILLAME, ancien patron de Glaverbel. ■

CONRAD VAN DE WERVE

1. C'est Étienne DENOËL, directeur de McKinsey, qui est venu présenter, en début de conférence de presse, le contexte de la création de la Fondation. En présence également de Robert DESCHAMPS, professeur émérite à l'Université de Namur.

50 ans de classes de neige !

Photo: asbl CPAN

Les CPAN (Classes de Plein Air et de Neige) ont fêté, au cours de l'année scolaire 2012-2013, leurs 50 années d'existence. L'occasion, pour entrées libres, d'évoquer le travail de cette asbl en donnant la parole à son directeur, Samuel DRION.

Pouvez-vous retracer l'histoire de l'asbl CPAN ?

Samuel DRION : Celle-ci a été créée le 27 mai 1963 et était alors bilingue. L'enseignement catholique avait décidé de mettre sur pied une asbl pour organiser les classes de neige des écoles. Dans les années 80, vu la scission de l'enseignement néerlandophone et francophone, l'asbl a été dissoute pour en créer deux nouvelles, une francophone et une néerlandophone : les CPAN et les VOK. À partir des années 90, on a diversifié notre activité, en proposant des classes de découverte en Belgique et à l'étranger. Et début des années 2000, a été créé un secteur pour le secondaire et le supérieur, « Cours-Circuits ».

Quel est le rôle des CPAN ?

SD : Il s'agit d'aider les écoles, du maternel au secondaire, et même du supérieur, au niveau de l'organisation concrète des voyages scolaires, en constituant une sorte de plateforme d'achats. Nous nous chargeons des contacts avec les fournisseurs, de centraliser les choses pour obtenir les meilleures conditions, aussi bien tarifaires qu'au niveau des infrastructures. Nous aidons les écoles d'un point de vue administratif. Celles-ci ont de plus en plus de difficultés à récolter l'argent auprès des parents. Nous payons donc nous-mêmes les différents partenaires à temps, et les écoles peuvent payer plus tard. Et il y a bien sûr le rôle pédagogique. Nous proposons des outils pour aider les enseignants à préparer les séjours. Par exemple Averbode, un de nos partenaires, offre un fascicule à toutes les écoles qui partent en classes de neige. Avec nos bénévoles, nous préparons différents documents en fonction

des destinations, qui sont en général téléchargeables sur notre site internet¹.

Au niveau de l'encadrement, les enseignants ne peuvent pas partir seuls. Soit ils trouvent eux-mêmes leur encadrement supplémentaire, soit on leur propose des stagiaires éducateurs ou animateurs. C'est un service gratuit.

Quels avantages pédagogiques peut-on retirer de ces séjours ?

SD : Enseignants et élèves apprennent à se connaître autrement, en vivant 24h/24 ensemble, en étant déconnectés de la famille... Ils découvrent un autre environnement, la montagne, où certains élèves n'auront peut-être plus l'occasion d'aller. Et il y a les aspects liés à l'apprentissage, au programme scolaire : la géographie, les maths... Ces matières peuvent être vues dans ce cadre-là.

Comment fonctionne l'asbl ?

SD : Elle fonctionne comme une agence de voyage classique. Nous n'avons aucun financement public, et nous ne cherchons pas à faire de profit. Dès qu'une école s'inscrit chez nous et part avec nous, elle devient membre effectif des CPAN et paie une faible cotisation : 0,50 EUR par élève, par an. Environ 7000 élèves partent en classe de neige avec nous chaque année, et 12-13 000 en classe de découverte en Belgique. Toutes les écoles catholiques ne passent cependant

pas par nous. Les écoles sont libres de choisir leur opérateur. Nous bénéficions aussi de l'encadrement de coordonnateurs bénévoles, qui aident à la préparation du séjour, pendant celui-ci et après si nécessaire. Ils sont un peu la courroie de transmission entre les écoles, les enseignants et ce qui se passe sur place. Ce sont d'anciens directeurs d'école, des enseignants, des pensionnés... Sinon, on est une toute petite équipe : quatre collaboratrices et moi-même.

Comment s'annonce l'avenir des CPAN ?

SD : Il est évident que le contexte dans lequel sont organisées les classes de dépaysement est de plus en plus difficile : concurrence accrue entre opérateurs, législations diverses de plus en plus contraignantes, procédures obligatoires, marchés publics, risques très importants (accident de Sierre)... Ceci amène les dirigeants des CPAN à réfléchir à la recherche de partenariats solides pour assumer la pérennité du projet au profit de nos élèves.

Comment avez-vous fêté les 50 ans de l'asbl ?

SD : Deux actions majeures ont été organisées au cours de l'année 2012-2013. Au niveau des classes de neige, on est intervenu pour une des activités pédagogiques organisées l'après-midi, si elle était payante, à hauteur de 5 EUR par élève. Pour les classes de découverte, on proposait, par classe, un budget de 75 EUR pour du matériel sportif et pédagogique. Et en juin dernier, nos partenaires ont été invités à un évènement festif. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD

1. www.cpan.be



THIERRY LUTHERS

Journaliste sportif ? Un journaliste à part entière, l'émotion en plus !

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : LUTHERS

Prénom : Thierry

Âge : 54 ans

Profession : journaliste sportif

Signe particulier : parvient à faire passer l'image en radio

Quel a été votre parcours scolaire ?

Thierry LUTHERS : J'ai fait mes primaires à Fétinne, une très bonne école dans le quartier du même nom, à Liège. Je suis ensuite allé à l'Athénée royal de Chênée, comme mon père et mes deux frères, et aussi parce que nous habitons à proximité. J'ai fait des études gréco-latines, puis une licence en histoire à l'Université de Liège. Je garde un excellent souvenir de mes années primaires et universitaires... nettement moins de mes études secondaires !

Certains enseignants vont ont-ils particulièrement marqué ?

ThL : En primaire, j'étais dans une classe extrêmement forte et j'étais moi-même un très bon élève. J'ai terminé mes trois premières années primaires avec 100% sur mon bulletin ! J'ai eu quatre années sur six un instituteur (Charlie MARÉCHAL) qui m'a beaucoup marqué. C'était

un excellent pédagogue. Il fumait en classe (comme beaucoup de ses collègues, à l'époque !) et il avait les doigts jaunis par la cigarette. Il était très nerveux, mais très dynamique, enthousiaste et volontaire. En 6^e, nous avons eu pendant quelques semaines un vieil instituteur, qui était aussi le directeur de l'école. Il était complètement dépassé, et nous ne faisons plus grand-chose de bon. Les parents ont réagi, et c'est M. MARÉCHAL qui a repris la classe en main. Pour rattraper le retard, nous n'avions plus de récréations, nous avons travaillé non-stop et en fin d'année, nous étions premiers au niveau communal dans toutes les matières. On a fait le Grand Chelem !

Et en humanités ?

ThL : J'en ai des souvenirs beaucoup plus mitigés... J'aimais beaucoup le français, l'histoire, le grec et le latin, mais j'étais nul en sciences, et j'ai eu pas mal de problèmes en maths et

en chimie. Des années après, j'en faisais encore des cauchemars ! Nous étions évidemment très disciplinés, à cette époque. On n'osait rien dire. Je me souviens d'un élève en humanités qui avait tenu tête au professeur de latin. Je n'en revenais pas. Ça n'arrivait jamais ! Les choses ont bien changé depuis ! L'Athénée était un excellent établissement, mais je me suis dit à plusieurs reprises que j'aurais dû suivre mes copains scouts à Saint-Louis, où ils semblaient beaucoup s'amuser ! Un prof de latin-grec m'a tout de même marqué, M. HUART. Nous parlions d'un tas de choses : cinéma, littérature, télévision et... Johnny HALLIDAY. Johnny était et reste mon idole. Je l'ai vu trente fois sur scène ! Je l'ai rencontré

une fois, mais je n'ai pas osé lui parler. C'était aux Francofolies de La Rochelle, nous logions dans le même hôtel et je suis tombé nez à nez avec lui. Je me suis dit : « *Je ne parle pas aux légendes* », ce qui est paradoxal puisque j'ai tout de même interviewé GAINSBURG, GOLDMAN, SOUCHON, DAHO... La première fois que je suis allé le voir en concert, c'était le 9 décembre 1976. Le 10, j'avais oral de grec. À l'examen, j'ai raconté à mon professeur le concert de Johnny, pendant 40 minutes ! Je me souviens aussi d'un autre enseignant, Joseph TARTE. Tous les 19 mars, à la Saint-Joseph, on mangeait de la tarte ! C'était un petit prof très gentil et très comique, un peu style Louis de FUNÈS. Il avait beaucoup d'humour et il rendait son cours attractif.

Qu'est-ce qu'un bon prof ?

ThL : Il faut avoir une bonne pédagogie, sentir sa classe, être sévère mais pas trop, faire preuve de psychologie avec ses élèves, rendre son cours attractif, avoir de l'humour, une certaine faconde. J'ai été prof aussi. J'ai donné un cours de presse sportive pendant 5 ans dans une école de la province de Liège, en communication (méthodologie, déontologie, fonction du journalisme sportif en radio, télé, sur le web, etc.). J'essayais de rendre mes cours intéressants, notamment en les parsemant d'anecdotes professionnelles vécues et en faisant passer ma passion pour le sport.

Revenons à votre adolescence. Il n'y avait pas que l'école...

ThL : J'ai fait l'Académie Grétry en Art dramatique et en Déclamation (j'ai obtenu deux médailles du gouvernement en étant premier, en dernière année, avec plus de 90%). En 1973, au Théâtre Royal de Liège, j'ai participé à la création mondiale en français de *La mélodie du bonheur*, où je jouais le rôle de Friedrich von TRAPP. J'avais 14 ans. Il fallait chanter et danser, tout un programme ! Je chantais aussi dans la chorale des scouts de Liège, les Colibris. Puis, j'ai joué *Poil de carotte* au théâtre, et j'ai eu la chance de tourner dans le film *Du bout des lèvres*, avec Marie DUBOIS. Le réalisateur, Jean-Marie DEGESVES, passait dans les écoles secondaires pour chercher des jeunes pour son film, qui racontait une histoire un peu

entre *Le blé en herbe* et *La guerre des boutons*. Mes copains de classe m'ont dit : « *Vas-y, ça c'est pour toi !* ». J'avais 16 ans, et j'ai été pris pour jouer le rôle d'un chef de bande. C'était une belle expérience. Quand le film est passé à Liège, j'ai voulu entrer gratuitement au cinéma en expliquant à la caissière que je jouais dans le film, et elle m'a répondu : « *Et moi, je suis la reine d'Angleterre !* ». J'ai donc dû payer ma place pour aller me voir ! J'ai aussi commencé très tôt comme collaborateur sportif à *La DH-Les sports*, puis j'ai travaillé deux ans à la radio libre de l'Opéra de Wallonie et ensuite, à partir de la 1^{re} licence, à la RTB, comme animateur puis producteur d'émissions de divertissement. Mais je savais au fond de moi que mon vrai truc, c'était le journalisme sportif.

D'où vous vient cet intérêt pour le sport ?

ThL : De mon père. Quand j'étais enfant, il m'emmenait tous les 15 jours au Standard, à pied ! Et nous allions aussi voir les midis de l'athlétisme à Cointe, sur les hauteurs de Liège. Comment s'étonner que depuis, je sois passionné de foot et d'athlétisme ? J'ai eu la chance d'avoir des vies professionnelles successives très différentes. J'ai mis le cap sur le sport en 94, après avoir animé des émissions comme *Copie conforme* ou *Micro défi* dans les années 80. J'étais alors ce qu'on appelle un animateur populaire. Je l'ai d'ailleurs assez mal vécu. Les gens me reconnaissaient en rue, m'agressaient parfois verbalement à 3h du matin. Il faut dire aussi que je sortais beaucoup, je me mettais moi-même en difficulté. Cela fait huit ans que je ne bois plus, et il y a deux mois et deux jours que je ne fume plus !

Précisément, vous avez été choisi pour mener la campagne de Vivacité « 6 semaines pour arrêter de fumer ». Pensez-vous être un modèle pour les jeunes ?

ThL : Si on prend un personnage public pour mener une campagne en faveur de l'arrêt du tabac, ce n'est pas par hasard, mais je ne suis ni un gourou, ni un modèle. On n'arrête pas de dire aux jeunes : interdiction de fumer. Plus on leur dit ça, plus ils vont avoir envie de fumer ! Tout est

dans le discours. Il vaut mieux faire de la prévention que de l'interdit ou de la répression. En lisant le bouquin d'Allen CARR (*La méthode simple pour en finir avec la cigarette*, Pocket), qui fumait 100 cigarettes par jour et qui a arrêté du jour au lendemain, j'ai appris des choses qui m'ont vraiment poussé à arrêter. J'ai été suivi par Tabacstop et j'ai été soutenu par une psychologue-tabacologue et une nutritionniste, si bien que j'ai perdu 5kg, alors que c'est généralement le contraire qui se passe quand on arrête de fumer. Et depuis, je n'y ai trouvé que des avantages. Je me félicite de l'avoir fait, particulièrement en tant que journaliste sportif !

Comment définiriez-vous votre métier de journaliste sportif ?

ThL : Un journaliste sportif est un journaliste à part entière ! Il est souvent considéré comme un sous-journaliste, parce que le sport serait une matière négligeable. C'est faux ! Il faut pouvoir aborder tous les sports, ce qui est tout de même très vaste, et être capable de rebondir sur des sujets « péri-sportifs » comme les matchs truqués, le rachat du Standard, le dopage, le sport business, etc. Il faut se tenir en permanence au courant de l'actualité, si possible aussi dans la presse néerlandophone, souvent très bien informée. J'espère évidemment que les Diables rouges vont aller au Mondial et que je pourrai les y accompagner. Ce serait le « sommet » de ma carrière de journaliste sportif, même si j'ai déjà eu la chance de pouvoir vivre d'autres très grands moments sportifs.

J'essaie de faire mon métier le plus consciencieusement possible, et toujours avec la même passion. L'exercice le plus agréable, pour moi, et celui où je pense être le meilleur, c'est le direct. On apporte un contenu informatif aux gens, mais on apporte surtout de l'émotion. La composante émotionnelle est essentielle dans le reportage sportif, contrairement à un reportage de journalisme classique. Un aveugle m'a dit un jour : « *Quand c'est Thierry LUTHERS qui commente, je vois le match !* »... Ça m'a bouleversé ! ■

INTERVIEW ET TEXTE
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

Il s'en passe des choses dans et autour de nos écoles: coup de projecteur sur quelques projets, réalisations ou propositions à mettre en œuvre. Poussez la porte!

LA COMPTA REVISITÉE PAR LA TÉLÉ



« **Q**uestions pour un comptable », « **Comptus-Motus** », « **Qui veut gagner le gros lot ?** »... Non, ce ne sont pas des jeux télévisés, mais bien les épreuves du Compta Quizz organisé par des élèves de l'Institut des Aumôniers du Travail de Boussu.

La comptabilité, triste et répétitive ? Il n'en est rien à Boussu, où l'ambiance était survoltée le 17 mai dernier, lors du 3^e Compta Quizz organisé par les élèves des options « Gestion » et « Technicien(ne) en comptabilité ». L'objectif : présenter auprès de jeunes la comptabilité de manière ludique, originale et dynamique, via un concours basé sur des parodies de jeux télévisés, bien connus de tous. « *J'en avais assez d'entendre parler de la mauvaise réputation de la comptabilité, de son image obsolète, raconte Geneviève PERRAD, professeur de comptabilité et d'informatique en 5^e année. J'ai donc lancé l'idée de présenter la compta sous un autre angle, en organisant un jeu avec les élèves.* »

Le Compta Quizz voit donc le jour il y a trois ans et cette année, ce sont 86 élèves de 4^e Gestion et de 5^e Technicien(ne) en comptabilité qui se sont affrontés, répartis en huit équipes. Si les participants étaient issus de trois établissements de la région (École des Frères à Tournai, Institut de la Sainte-Union à Dour et Institut Saint-Ferdinand à Jemappes), les élèves de Boussu se sont, quant à eux, chargés de l'organisation de l'évènement. « *La préparation des jeux et questions se déroule tout au long de l'année, explique G. PERRAD. Dès que l'on apprend de nouvelles notions au cours de compta, les élèves sont invités à imaginer de nouvelles questions. Il s'agit, en fait, pour eux d'une forme de révision, ils sont obligés de comprendre la matière.* »

Résultat : des questions variées et inventives ont été posées aux participants : qui pourra repérer une erreur dans une facture ? Qui trouvera les erreurs du comportement de notre client de banque présenté sous forme de sketch ? Qui associera correctement les mots du monde

comptable à leur définition ?...

Outre la préparation des jeux, les élèves doivent également contacter les écoles de la région pour les inviter à participer au jeu. « *Écrire une lettre, trouver les adresses, téléphoner... Pour nos élèves, tout cela est important et pas si simple, constate G. PERRAD. Différentes compétences sont activées dans le cadre de ce Compta Quizz. Les jeunes doivent se présenter devant un public d'une centaine de personnes, l'un d'entre eux s'occupe de la coprésentation des jeux avec un ancien élève comptable, il faut accueillir les invités...* »

Les bénéfices pédagogiques sont multiples. Non seulement les élèves utilisent l'outil informatique (Word, Excel, PowerPoint, internet, le courrier électronique...), mais ils doivent aussi pouvoir répondre au téléphone, engager des contacts directs avec différentes personnes... « *Et l'essentiel, souligne l'enseignante, c'est finalement la satisfaction de nos élèves, leur fierté. Il est tellement important de pouvoir rendre un jeune fier de ce qu'il a fait ! On a d'ailleurs constaté que plusieurs d'entre eux ont été au-delà de ce qu'ils envisageaient au départ. Quand ils élaborent une question, l'intègrent dans un montage PowerPoint, choisissent la musique, et qu'ensuite leur dia est projetée, c'est une grande fierté !* »

L'ambiance était telle, en tout cas, ce 17 mai que l'objectif de rendre la comptabilité accessible à tous – et même drôle – est parfaitement rempli. Et, pour la petite histoire, l'équipe de Saint-Ferdinand de Jemappes a remporté le concours, ce qui a permis à ses élèves de se partager les cadeaux de la « vitrine », offerts par les Aumôniers du Travail.

« *Il est, en fait, difficile de décrire l'ambiance qui régnait lors de cet évènement, constate G. PERRAD. Pendant les jeux, tout le monde sifflait, et encore plus quand il y avait un décompte sur grand écran... C'était assez phénoménal de vivre ça, avec un sujet comme la compta !* » ■

BRIGITTE GERARD

DIVERCINÉ POUR FAIRE CITÉ

« **J**e m'appelle Hamza, j'ai 18 ans. Au quartier, on m'appelle Kinder, parce que je fais des surprises ! » « Je m'appelle Annie. J'habite dans un immeuble où j'ai appris à tout le monde à dire bonjour... » Que peuvent bien avoir en commun ce jeune de Cureghem d'origine immigrée et cette dame âgée habitant Laeken depuis toujours ? Quelle est même la probabilité qu'ils se croisent, et surtout qu'ils se parlent ? Et pourtant... il suffit parfois d'un grain de sable pour que les rouages rythmant le fonctionnement habituel des grandes villes aient quelques heureux ratés.

Le ou plutôt les grains de sable, en l'occurrence, ce sont les personnes qui ont imaginé et réalisé un projet interculturel et intergénérationnel intitulé *DiverCiné*, secouant habitudes et préjugés. **Monique CHALUDE**, directrice de MC2¹, **Sylvain BIEGELEISEN**, cinéaste, **Ariane DIERICKS**,

ethniques de quatre continents, constate, avec le sourire, A. DROUART. Le projet a pris place dans le cadre des cours, et il a été porté par la direction et toute une équipe pédagogique. Les dames âgées travaillaient en parallèle, avec le même cinéaste. La rencontre des deux groupes n'a eu lieu qu'après la réalisation du documentaire et des courts-métrages, et elle a réservé son lot de surprises et d'émotions ! Une semaine après, les réalisations ont été présentées au grand public. Il y a eu énormément de monde. »

« C'est très intéressant de voir comment un outil tel que le cinéma peut permettre à des gens de se découvrir, d'oser s'exprimer et de voir l'autre non pas comme un inconnu dont on a peur, mais comme une personne avec laquelle on peut partager des valeurs. Il y a eu des moments de crise, puis d'autres où on commence à se faire confiance, où on voit qu'en fin de compte, on est partenaires dans une ville », explique, quant à lui, le cinéaste.

Convaincu que c'est grâce à ce type de projet qu'on forme des jeunes à la citoyenneté responsable, particulièrement dans les écoles et les quartiers réputés difficiles, A. DROUART ne cache pas son agacement face à la morosité de certains. « C'est vrai que c'est difficile de gérer 30 élèves en classe, remarque-t-il, mais j'en ai marre de ces profs grincheux qui se répandent dans des cartes blanches en déplorant de n'avoir jamais le silence en classe ! L'enseignant doit aussi se remettre en question et proposer des approches qui intéressent les élèves. »

Les siens, en tout cas, ont tenu à inviter les dames âgées à passer une journée à l'école pour visiter les locaux, assister à plusieurs cours et

participer à un repas avec des plats du monde préparés par les familles. « Maintenant, vous faites tous parties de nos souvenirs, s'émeut l'une des dames qui a participé au projet. Je n'oublierai jamais cette rencontre ! » « J'ai fait la connaissance de personnes qui n'étaient pas comme je croyais, souligne, quant à elle, une élève. Et en même temps, je voulais leur montrer que nous aussi, nous avons des choses à apporter à la société. » ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Bureau spécialisé en gestion des ressources humaines, communication et égalité professionnelle et diversité

2. Structure de soutien aux mouvements de femmes, centre de ressources pour l'égalité femmes/hommes

directrice d'Amazone² et **André DROUART**, professeur de géographie à l'Institut Notre-Dame à Anderlecht, ont uni leurs forces pour mettre sur pied un projet de documentaire et de courts-métrages, réalisés avec une trentaine d'élèves et un groupe de femmes pensionnées fréquentant le Centre Féminin d'Éducation Permanente.

Le projet, soutenu par le Secrétariat bruxellois à l'Égalité des Chances, invite à découvrir des témoignages captivants évoquant sans langue de bois la vie à Bruxelles, mais aussi les stéréotypes de genre, de génération, de culture et de niveau socio-économique.

« La classe de 6^e avec laquelle nous avons travaillé, et dont je suis le titulaire, compte une douzaine d'origines





Grands consommateurs d'énergie, les bâtiments scolaires ? Oui ! Surtout s'ils sont vétustes. Des aménagements simples et peu coûteux sont pourtant possibles pour réduire le montant des factures. Mais pour que ça fonctionne, il est indispensable que direction, enseignants et élèves soient partie prenante. Comment les motiver ? Pourquoi pas en participant à un concours ? C'est le pari lancé par **Blanche PIETERS** et sa collègue **Émilie BARBÉ**, institutrices à l'École fondamentale spécialisée du Mardasson (Bastogne)¹.

Zéro Watt, proposé par le groupe *Sudpresse*, avec le soutien du Service Public de Wallonie et la collaboration d'associations d'éducation à l'énergie, s'adresse aux écoles primaires et maternelles wallonnes qui souhaitent rationaliser leur consommation d'électricité avec la participation des élèves. Débusquer les consommations cachées ou inutiles dans l'école et apprendre de nouveaux gestes pour réaliser un maximum d'économie d'énergie : voilà les principaux défis qu'ils devront relever.

« Après la visite du Facilitateur Éducation-Énergie, explique BI. PIETERS, ma collègue et moi avons décidé de tenter l'aventure avec nos élèves de type 1 et 8, qui ont entre 10 et 12 ans. Diminuer la consommation d'énergie dans l'école, c'est une notion plutôt abstraite pour eux. Le défi n'était donc pas mince, d'autant plus que notre école est grande, à la différence de la plupart des établissements participants. Plus l'école est importante, plus il est difficile de sensibiliser tout le monde. Nous avons commencé par motiver nos propres élèves, en leur détaillant le but de l'action à mener et la manière de procéder, avec l'aide du facilitateur. C'est lui qui leur a expliqué le fonctionnement des appareils de mesure qui nous ont été prêtés. Les élèves ont tout de suite été emballés de

JE FERME LA PORTE, TU ÉTEINS LA LUMIÈRE, NOUS ÉCONOMISONS L'ÉNERGIE !

pouvoir mesurer eux-mêmes dans les locaux la température, la luminosité ou la consommation énergétique des appareils électriques. »

Et ils n'en sont pas restés là, puisqu'après avoir (ré)appris ce qu'est l'électricité, comment fonctionne une ampoule, pourquoi des appareils en veille continuent à consommer ou comment préserver l'environnement, ils sont allés l'expliquer dans toutes les classes, y compris du secondaire. Des actions concrètes ont aussi été menées. Dans plusieurs locaux, un néon sur deux a été retiré, la luminosité dépassant la norme souhaitée. Des prises avec interrupteur ont été placées, pour éteindre complètement les appareils électriques tels qu'ordinateurs ou distributeurs de boissons. Et pendant les vacances de Pâques, les aliments à conserver ont été regroupés dans un seul congélateur, pour pouvoir débrancher les autres.

« Nous avons aussi organisé un concours de slogans auquel toutes les classes ont participé », ajoute l'institutrice. Des phrases telles que « *L'énergie, c'est magique, en un clic, on fait du fric !* » ou « *Éteins ta télé à fond, t'auras plus de pognon !* » ont été mises en scène ou brandies sur des pancartes lors d'une manifestation festive qui a réuni toute l'école. Et si l'École du Mardasson n'a pas gagné le concours *Zéro Watt*, elle est tout de même parvenue à économiser plus de 10% d'énergie entre le 9 janvier et le 15 avril. Et ça, c'est une vraie victoire ! Qui plus est, le carnet de bord consignait en détail les actions menées par les élèves a reçu une mention « coup de cœur ». Et les élèves ont pu participer à une journée festive au Domaine de Chevetogne.

Mais comment faire pour que les bonnes résolutions ne s'effacent pas ? « *Il nous a paru important de laisser une trace, complète BI. PIETERS. Nous avons déposé dans chaque local, à l'intention des enseignants et des élèves, une feuille illustrée récapitulant les bons gestes à poser pour économiser l'énergie. Nous avons aussi accroché les slogans écrits sur des feuilles de couleur dans le réfectoire. Mais nous savons qu'il sera nécessaire de faire régulièrement des « piqures de rappel » pour que les efforts se poursuivent...* » Et pour y parvenir, les institutrices n'ont pas l'intention d'économiser leur énergie ! ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. www.ecoledumardassonbastogne.be



CULTURES D'ÉCOLES, ÉCOLE DE CULTURE L'ÉCOLE : UN PROJET CULTUREL ?

Photo: Bernard DELCROIX

« **C**ultures d'écoles » s'écrit au pluriel, tant il y a de traditions éducatives. Pourtant, on peut écrire « *culture scolaire* » au singulier, tant « la » culture scolaire tend parfois à s'opposer à la culture ambiante et à former une sorte de contre-culture.

Jean DE MUNCK, dans la conférence qu'il a donnée lors de la dernière Université d'été de l'Enseignement catholique¹, souligne que l'école doit conserver son autonomie par rapport à l'État et à l'économie, dont les attentes adressées à l'école sont parfois contradictoires. L'école doit, dit-il, continuer à construire librement sa culture professionnelle et se resserrer autour du culturel pluriel.

Dans ce dossier, nous tenterons aussi d'approcher différentes facettes du projet culturel de l'école. Comment donner sa place à la culture à l'école ? Nous vous proposons, notamment, plusieurs échos d'ateliers thématiques. Bonne lecture ! ■

CONRAD VAN DE WERVE

1. Un écho de la deuxième grande conférence de l'Université d'été (Benoît MERNIER, « *Création et transmission : une école de l'imaginaire* ») paraîtra dans le prochain numéro d'entrées **libres** (n°82, octobre 2013).

APPROCHE
QU'EST-CE QUE LA
CULTURE SCOLAIRE ?

ATELIERS
QUELLE LITTÉRATURE
POUR QUELLE CULTURE ?

ÉCOLE ET MUSIQUE :
L'ACCORD PRESQUE PARFAIT ?

**LE NUMÉRIQUE NOUS (DÉ)LIVRE-T-IL
DE LA CULTURE ?**

PERCEPTIONS
C'EST VOUS QUI LE DITES !

REPORTAGE
MUSÉE : UNE ÉCOLE DU REGARD

CONCLUSIONS
ÉCOLE ET CULTURE :
LIEN ÉTROIT, DIFFICILE À PENSER
MAIS NÉCESSAIRE !

approche

QU'EST-CE QUE LA CULTURE SCOLAIRE ?

À l'heure actuelle, explique Jean DE MUNCK, l'école a beaucoup de succès. En progression constante quant aux champs qu'elle couvre et aux populations qu'elle rassemble, elle ne cesse de s'étendre dans la vie d'un individu. Elle est aussi sollicitée de toutes parts. Elle se vit pourtant comme fragile, délégitimée. Pourquoi ce paradoxe ? Et si cette crise était essentiellement due à la difficulté de définir les finalités de l'école et de préciser sa place dans la société moderne ?

surfant qu'en allant à l'école. Celle-ci doit affirmer la spécificité de sa culture, faite du mixage d'éléments disparates, et maintenir son autonomie, mise à mal par des tentatives d'accaparement multiples.

L'école est là pour enseigner quelque chose, mais elle a aussi une visée morale. Cette composante morale est actuellement en crise profonde. Faut-il, comme le voudrait l'Éducation nationale en France, exiger qu'on (ré) apprenne par cœur des maximes telles que « *Tel est pris qui croyait prendre* » ?

J. DE MUNCK se dit convaincu de l'inefficacité de l'initiative, préférant se référer à Lawrence KOHLBERG, psychologue américain, élève de PIAGET, qui distingue trois stades dans la construction du jugement moral.

LE BIEN ET LE MAL

Pour KOHLBERG, un premier niveau de raisonnement moral, pré-conventionnel, est atteint dès l'âge de 2 ou 3 ans. L'enfant raisonne à partir de lui-même, être de désirs et d'intérêts, et d'autrui (le parent), qu'il aime et dont il a peur de perdre l'amour. Autrui est une personne concrète, avec des désirs arbitraires, qui permet ou interdit. Il n'agit pas selon des règles préétablies, et c'est justement le passage aux règles qui caractérise la deuxième étape du jugement moral : le stade conventionnel. À 5 ou 6 ans, l'enfant est élève, il comprend qu'il y a des règles à respecter. Toute la problématique morale se reconfigure autour de cette question. Mais ce n'est pas là le stade ultime de la morale.

Dans une société complexe, quand, dans une situation donnée, il n'existe aucune règle, que fait-on ? On fait appel à des principes partagés. Le jugement moral va s'appuyer sur une



Photo: Bernard DELCROIX

Vivons-nous aujourd'hui une révolution anthropologique ? Non, estime le sociologue, plus enclin à considérer que c'est la généralisation de l'instruction scolaire qui a constitué un véritable tremblement de terre culturel. Dans les sociétés traditionnelles, écrire, lire, compter étaient l'apanage d'un groupe très restreint de la population. Le 19^e siècle a complètement renversé la donne. Avec la révolution industrielle apparaît la nécessité d'une langue parlée par tous et d'un minimum de connaissances et de compétences. La révolution politique suppose, elle, des citoyens qui comprennent un minimum d'enjeux. On a donc besoin de professeurs déversant un savoir standard dans une très vaste population, sous la férule d'un état organisé, imposant aussi d'enseigner une histoire commune. L'école moderne devient

obligatoire et constitue sa culture spécifique à partir d'une délibération sur les savoirs dignes d'être transmis, qu'elle va hiérarchiser. Elle n'a le monopole ni de la culture, ni de l'éducation, mais elle ajoute une spécificité : la pédagogie. Il ne s'agit pas seulement de savoir comment enseigner, mais aussi de répondre à la question : que signifie faire une personnalité libre ?

SE POSER EN S'OPPOSANT

La culture scolaire est différente des autres et, le plus souvent, elle doit se poser en s'opposant. Ce n'est pas la première fois que l'environnement culturel lui est hostile. Au 19^e siècle, les enfants de paysans avaient de bonnes raisons de croire qu'ils apprenaient plus aux champs qu'en classe. Aujourd'hui, les élèves cybernétisés pensent se former davantage en

culture de la délibération. C'est le stade post-conventionnel, et c'est ça qu'on appelle la démocratie.

La culture scolaire classique est parvenue à arracher progressivement l'enfant au stade pré-conventionnel pour lui donner une identité morale conventionnelle « *en construisant le prof comme un arbitre qui applique un code* », constate J. DE MUNCK. Progrès, certes, mais aussi rigidité. C'est cette école qui entre en crise dans les années 60-70. S'élever au niveau post-conventionnel suppose une culture de la délibération dans les établissements scolaires, qui tiennent compte des différents stades de développement moral des uns et des autres.

BABÉLISATION

Dans la société contemporaine, la différenciation, la spécialisation des sphères culturelles et sociales va en s'accroissant. La science, la religion, l'État, l'art, l'économie ont développé des logiques, des valeurs et des langages spécifiques. Aucune instance ne peut plus prétendre être le savoir des savoirs, comme c'était le cas de la religion dans les sociétés traditionnelles. Comment vivre dans des univers aussi fragmentés ? Pour J. DE MUNCK, c'est

la langue ordinaire, la langue maternelle qui est la clé d'accès universelle au langage pluriel des différents savoirs. On part du plus familier, du plus ordinaire, pour accéder au plus lointain.

Parler, c'est d'abord comprendre. Comprendre un texte, mais aussi comprendre autrui, contextualiser, universaliser (qu'avons-nous en commun ?). L'école nous apprend que parler une langue, c'est parler des langues, c'est apprendre à jouer avec différents registres (tragédie, comédie, etc.), avec les règles, qu'on peut transgresser. La tentation est forte, face à la babélisation des savoirs et des expressions, de réduire le langage à un transfert d'informations. Il n'en est rien, s'insurge le sociologue, qui invite les enseignants à s'appuyer sur les *Exercices de style* de QUENEAU pour penser le rapport à la langue aujourd'hui dans l'école. Qu'y gagne-t-on ? La liberté ! La langue favorise la distanciation, l'appropriation et la compréhension de l'étranger. Elle permet de pluraliser l'expérience et de construire un monde commun.

CONTRADICTIONS

L'économie et l'État adressent une série d'attentes à l'école, le plus souvent contradictoires. L'entreprise veut des

travailleurs disciplinés, productifs, supportant l'évaluation, capables de s'auto-évaluer, etc. Dans le même temps, via la publicité notamment, elle tente de les convaincre d'être des consommateurs écerclés, dépensiers, cherchant uniquement le plaisir, n'attendant rien du lendemain et prêts à tout dépenser aujourd'hui. L'État, lui, attend des citoyens qu'ils soient cosmopolites, ouverts, mais aussi qu'ils fassent nation.

Voilà la schizophrénie dans laquelle nous devons vivre. Et cela ne risque pas de s'arranger, déplore J. DE MUNCK, convaincu que seule l'école peut aujourd'hui sauver une cohérence et construire des humanités post-conventionnelles, fondées sur l'intercompréhension, par la maîtrise de la langue. « *Il s'agit, résume-t-il en conclusion, de construire une école autonome par rapport à l'État et à l'économie, une école qui construit librement sa culture professionnelle, sans être soumise en permanence à l'évaluation d'autres instances, donc une école resserrée autour du culturel pluriel, considéré non pas comme l'acquisition de compétences et de passeports pour l'emploi, mais comme un facteur de liberté individuelle !* » ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

MORCEAUX CHOISIS

LIBERTÉ

« *L'école est là pour assurer que nous ne vivons pas avec des concepts restreints de liberté, pour ouvrir les espaces de l'art, de la science et de la spiritualité aux élèves. Ça me semble la condition pour la poursuite du projet moderne. Parce que si on réduit la liberté à sa définition politique ou économique, on prive les personnes qui participent de cette société de tout un univers d'alternatives et de possibilités fournies par la culture.* »

CRÉATION

« *Il y a une dialectique qui se noue entre règles et contraintes. C'est comme ça que je prendrai la question de la créativité à l'école. Bien sûr qu'il y a des règles à apprendre. Et en même temps, il faut apprendre à l'élève à s'approprier ça de manière créative, c'est-à-dire à faire fonctionner ça comme un point d'appui plutôt que comme un interdit de la création.* »

CULTURE AVANT FORMATION À L'EMPLOI

« *L'école doit se vivre comme école de culture, avant de se vivre comme formation à l'emploi. Nous ne motiverons pas aujourd'hui les jeunes pour le savoir et pour les grands défis qui leur sont adressés en leur disant qu'ils ne doivent que s'adapter et obéir aux aléas imprévisibles du marché de l'emploi. Il faut absolument rompre avec ce discours, cette obsession. Il est légitime de s'occuper de l'emploi, mais il faut d'abord que l'école s'occupe de culture, y compris dans le qualifiant, qui doit continuer à ancrer l'enseignement dans une perspective d'émancipation culturelle.* »

Propos de Jean DE MUNCK recueillis à l'occasion de son interview croisée avec **Benoît MERNIER** (compositeur et directeur de l'IMEP), disponibles sur <http://enseignement.catholique.be>, via l'onglet temporaire « Université d'été : les traces », ou Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013. Vous pourrez lire un aperçu de l'intervention de B. MERNIER à l'Université d'été du SeGEC dans notre prochain numéro.

ateliers

Huit ateliers ont permis aux participants de creuser des questions en lien avec les thèmes de la culture à l'école et de la culture scolaire. Vous lirez ci-dessous la synthèse de trois d'entre eux¹, qui avaient pris la forme soit d'une conférence, soit d'un atelier-discussion.

QUELLE LITTÉRATURE POUR QUELLE CULTURE ?

Colette NYS-MAZURE a enseigné pendant 39 ans, après avoir été une bonne élève, orpheline et boursière. Quand on est bon élève, remarque-t-elle, on a une perception faussée de l'enseignement. On a le sentiment que ça va de soi. Serait-ce un handicap pour être enseignant ?

Écrivaine, pour qui « *vivre, lire, écrire ne forment qu'un seul mot* » et « *littérature* » se lit « *lis tes ratures* », elle s'est proposé de réfléchir, avec les participants, à « *des manières d'être avec soi-même et les autres pour que la vie en classe soit passionnante* ». Semant quelques mots comme autant de points d'ancrage, elle invite chacun à la **lucidité** (garder les yeux grands ouverts), à la **résistance** (contrer intérieurement tout ce qui pourrait nous entraîner à être ailleurs que dans le présent de notre vie),

à l'**attention** (prudence mais pas trop, respect de l'autre, concentration, mais aussi attention rêveuse et créatrice), à la **présence** (enracinement, être à soi-même une présence amie), à **ne pas se laisser éteindre**, à la **reconnaissance** (rendre grâce, connaître à nouveau, être reconnu dans ce qu'on fait). Elle incite aussi chaque enseignant à faire sienne l'expression « *l'occasion fait le larron* », car dans la vie quotidienne surgissent des tas de choses à exploiter avec les élèves.

Les portes d'entrée vers la littérature sont, en effet, multiples. Le mépris de SARKOZY pour Madame de CLÈVES ? Une excellente opportunité de revisiter ce livre formidable et de débattre du sentiment amoureux. L'assassinat d'un mari par sa femme ? Un tremplin pour une plongée dans

la langue de MAURIAC et le destin de Thérèse DESQUEYROUX. Un tableau peut mener à la découverte d'un poème, une lecture vivante à créer une ambiance orientale donnant vie à un passage de Tahar BEN JELLOUN, un atelier d'écriture à jouer avec le sens et les sons d'un prénom. Un texte poétique peut s'apprendre par cœur pour l'apprendre par corps. Une cicatrice peut servir de point de départ à une histoire, une scène de théâtre à s'essayer à d'incessants changements de tons, une BD sans texte à imaginer des dialogues entre les personnages.

Tout est bon ou presque pour qu'élèves – et enseignants – restent curieux d'apprendre et entrent dans la dynamique des mots comme liens entre les êtres. ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

ÉCOLE ET MUSIQUE : L'ACCORD PRESQUE PARFAIT ?

La musique donne une âme à nos cœurs et des ailes à la pensée, disait PLATON... Peut-on encore écouter de la musique, chanter, jouer d'un instrument à l'école aujourd'hui ? Si on pose la question, c'est que beaucoup en doutent. Et pourtant, la réponse est oui. Mille fois oui ! De l'école maternelle à l'École normale, toutes les formes musicales peuvent être présentes.

Christian MERVEILLE² démontre, en faisant l'éloge du métier d'instituteur, que tout est ouvert dans le fondamental. L'instituteur enseigne, éduque, anime, mais c'est aussi un artiste

au sens où il peut amener dans sa classe toutes les activités artistiques : peinture, poésie, danse, et bien sûr, musique. Il souligne, comme **Sarah GOLDFARB**³ et **Catherine DEBU**⁴, que les enseignants doivent surmonter leurs réticences, eux qui n'ont pas forcément croisé d'initiation musicale durant leur parcours. Mais s'il y a parfois des « couacs », il faut dire aux enfants que « *même si ça coince et qu'on croit qu'on n'y arrivera pas, on arrive toujours ailleurs* ». Et c'est cet ailleurs qui permet d'entrer dans l'expérience artistique.

Pour le secondaire, on le sait, les programmes ne laissent guère de place. Pour **Muriel WEIS**⁵, forger la culture musicale, c'est ouvrir les horizons des élèves, les initier à des musiques « anciennes », mais aussi à celles venant d'univers, de genres, de cultures divers. Cette culture construit la personnalité des adolescents, elle est essentielle et il faut oser dépasser les cadres, provoquer les opportunités,

comme pendant les classes vertes par exemple.

Sortir du cadre, créer des ponts avec des associations de musiciens, c'est le crédo de S. GOLDFARB et C. DEBU. La première, avec le projet « *Orchestre à l'école* » de l'asbl ReMuA⁶, prête un parc d'instruments à toute une classe pour apprendre la musique, sous la direction d'un chef d'orchestre et avec l'aide de quelques professeurs d'instruments, à raison de 2 ou 3h par semaine, réparties sur le temps scolaire et parascolaire. Être dans un orchestre, c'est un travail exigeant qui demande de la concentration et de l'effort. La pédagogie en œuvre met les enfants en situation de réussite, notamment quand ils sont en représentation sur scène. Les jeunes en difficulté scolaire y retrouvent une valorisation aux yeux des enseignants, et l'estime de soi indispensable dans tous les apprentissages.

Avec le département pédagogique de l'Hénallux à Champion et sa « *Compagnie des Magigoulus* »⁷, C. DEBU propose le projet « *Osons jouer* ». Des groupes scolaires peuvent ainsi

LE NUMÉRIQUE NOUS (DÉ)LIVRE-T-IL DE LA CULTURE ?

Pour Yves COLLARD, formateur en éducation aux médias à l'asbl Média Animation depuis 1996 et spécialiste de la publicité et de la sociologie des réseaux sociaux, il n'y a pas de grande révolution dans la définition de la société d'aujourd'hui. En effet, selon lui, nous sommes autant nous-mêmes dans les mondes numériques que ce que nous sommes dans la réalité. D'ailleurs, les individus se connaissent à travers leur production médiatique et forment, dès lors, des groupes qui procèdent par affinités de goûts ou de comportements.

Cependant, le savoir opère tout de même aujourd'hui une métamorphose. Il n'est plus uniquement contenu dans l'école, mais il s'extériorise. Il est donc primordial de développer chez les citoyens les aptitudes pour aller chercher ce savoir dans l'immense stock que constitue la sphère numérique, mais aussi les capacités de traitement

de l'information afin de leur permettre de l'intégrer.

Pour Y. COLLARD, il est utile de souligner quelques éléments qui peuvent expliquer le retard de l'école face à la révolution numérique : elle est focalisée sur les dangers, il y a un retard dans l'accessibilité technologique, une absence d'adaptation dans la manière d'enseigner avec les nouvelles technologies et un détournement de ces outils (on éduque *par* les médias, mais pas encore *aux* médias).

Quant à Bruno SCHRÖDER, directeur technologique chez Microsoft BeLux, spécialiste des questions sur les paysages technologiques futurs, il nous a notamment présenté sa vision de l'internet. Il le compare à un grand cerveau virtuel composé des gens auxquels nous pouvons accéder sur la planète. Dans ce sens, il a souhaité mettre l'accent sur l'importance de la

coopération. Pour lui, lorsque tout le monde prend part à la construction d'un même projet, même s'il s'agit de quelque chose de ludique, chacun endosse une part du risque – tant le risque de l'échec que de la réussite –, et cela crée alors une émulation toute particulière autour du projet. C'est le cas pour une pièce de théâtre à l'école, mais c'est également le cas pour la mise en place de projets technologiques ou numériques.

À côté de la coopération, B. SCHRÖDER a également mis en avant l'importance du contact, véritable clé d'expression à l'intérieur du groupe et du projet. C'est pourquoi il est, selon lui, impensable de supprimer l'école telle qu'elle est là, car il s'agit bien du meilleur lieu pour socialiser et former les personnes aux savoirs et aux pratiques, de manière réelle ou virtuelle. ■

ÉDITH DEVEL

participer à des jeux scientifiques, des jeux de langage, des jeux pour la paix, etc. Ils assistent ensuite à un spectacle créé en collaboration avec des étudiants de deuxième année de l'École normale qui, plus tard, auront les outils pour faire entrer la musique dans leurs classes.

En conclusion, école et musique, continuons à jouer la même partition ! ■

ANNE LEBLANC

1. Vous retrouverez des synthèses des autres ateliers dans notre numéro d'octobre. Tous les rapports d'ateliers sont dès à présent disponibles sur notre site <http://enseignement.catholique.be>, via l'onglet temporaire « Université d'été : les traces », ou Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013.

2. Ancien directeur d'école fondamentale, auteur-compositeur-interprète

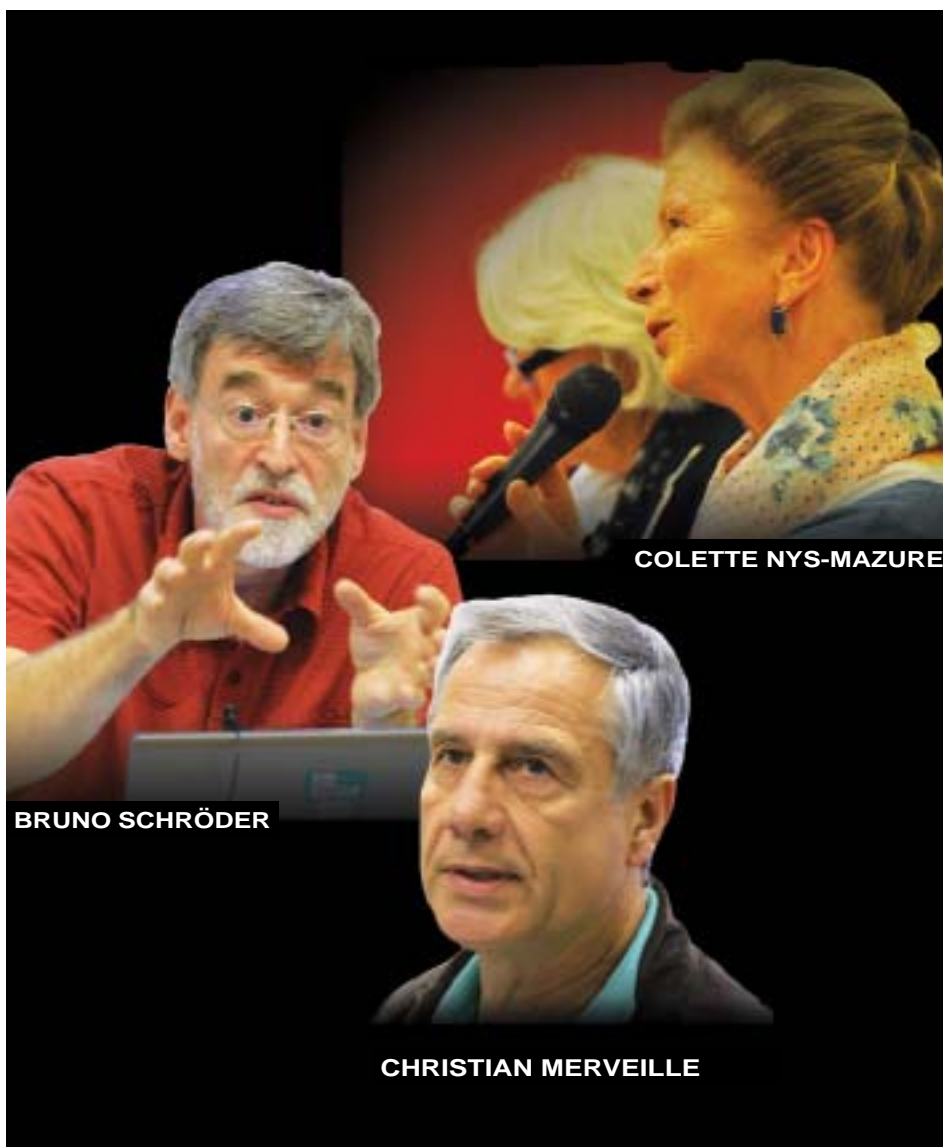
3. Professeur à l'Imep

4. Professeur à l'Imep et à l'Hénallux

5. Professeur dans l'enseignement secondaire

6. www.remua.be

7. <http://magigoulus.blogspot.be>



Photos: B. DELCROIX / St. VANOIRBECK

perceptions C'EST VOUS QUI LE DITES !

Quelle place pour la culture dans votre école ?
Quelle importance accordez-vous à la culture d'école ?
entrées libres est allé à votre rencontre.

■ **Sergio BENEDETTI, directeur de l'Institut Saint-Michel à Nivelles (fondamental) :**

Pour moi, la culture scolaire, c'est d'abord une ouverture, une indépendance, une histoire. L'école doit ouvrir l'esprit des jeunes, elle doit transmettre des valeurs de pluralité, de liberté, de citoyenneté responsable... Un lien que mon école a avec la culture, c'est une histoire, celle des Frères lassaliens. Il faut travailler sur des valeurs de continuité, d'inventivité, de développement de la culture par rapport aux défis actuels de la société.

■ **PierreLEBEAU, enseignant à l'École Notre-Dame de la Sagesse et des Sacrés-Cœurs d'Ensival (fondamental) :**

L'enseignant qui n'a pas de culture scolaire, c'est celui qui ne comprend pas la communication avec les enfants, avec les parents, avec ses collègues... L'école doit transmettre une ouverture d'esprit. Les enfants sont ancrés dans une culture et des valeurs, et cela peut poser des problèmes : quelle culture choisir ? La mienne ? Celle des parents ? De l'école ? On doit se remettre en question par rapport à nos élèves, aux parents...

■ **Emmanuel GRÉGOIRE, enseignant au Collège Notre-Dame de Bonlieu (secondaire) :**

J'enseigne des disciplines (histoire et religion) qui permettent de faire régulièrement appel à la culture. Celle-ci peut prendre place au sein de l'enseignement de diverses manières. On pourrait davantage intégrer des visites de musées novatrices, avec des approches plus sensibles des œuvres, une plus grande liberté d'expression. La valeur culturelle que l'école doit transmettre, c'est la diversité : il ne faut pas s'arrêter à certaines productions artistiques mais viser la variété, des méthodes d'expression telles que la danse, le théâtre, le musée, les expos... La volonté d'inclure une démarche créative à la fin d'une visite de musée peut être l'opportunité pour les

élèves de s'exprimer sur ce qu'ils ont ressenti et vécu, sur ce qui a été vu.

■ **Thérèse-Louise SELVAIX, enseignante à l'Institut Saint-Ferdinand de Jemappes 1 (fondamental) :**

Ce thème de la culture me plaît car j'aime bien sortir avec mes élèves. Comme je travaille en encadrement différencié, ces enfants ne font pas grand-chose avec leurs parents. J'aime aller avec eux dans les musées. Je les emmène aussi à Mons, où l'on bénéficie de visites gratuites de la ville... Ces sorties sont toujours de bons moments. Il faut essayer d'intéresser les élèves à toutes sortes de choses, à l'art, et pas seulement au français ou aux maths !

■ **Anne RUWET, professeur de français au Centre scolaire du Sacré-Cœur de Lindthout (secondaire) :**

Cultures d'écoles, cela m'évoque des valeurs mises en avant, un chemin commun au corps professoral et présenté aux élèves. Les valeurs à retenir sont l'importance de se forger au travers des apprentissages, de se construire en se frottant à des matières, à des personnes qui les enseignent, qui en vivent. Mon école organise une section « Arts », ce qui rend une certaine culture

très présente dans l'école. Chaque degré découvre différentes cultures via des sorties, des travaux. Et puis, il y a une culture interne à l'école. Il faut s'interroger sur ce que l'on va faire dans le futur par rapport aux cultures chrétienne et congréganiste, qui doivent être relayées par des laïcs.

■ **Rose-Marie SELVAIX, directrice du Centre scolaire Éperonniers-Mercelis (secondaire) :**

Les élèves ont déjà une culture de la solidarité, du respect, mais il faut voir comment les appliquer dans des actions. Les professeurs ne savent pas toujours quel doit être leur rôle éducatif, jusqu'où ils peuvent aller, quelle est la place des parents, des coutumes, etc... Parfois, ils se retirent en disant que ce n'est pas à eux d'éduquer, et ils voudraient que les jeunes le soient déjà. Chez nous, on organise beaucoup de visites de musées, mais aussi des voyages. Là, c'est la culture du vivre ensemble que l'on développe. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE GERARD



Photo: Stéphane VANOIRBECK

MUSÉE : UNE ÉCOLE DU REGARD

Nouveauté cette année, deux ateliers « découverte » ont été organisés : une visite du Musée de Louvain-la-Neuve, et une autre du Petit Cabinet d'histoires naturelles¹. Une trentaine de personnes ont opté pour la première, innovante et semblable à celles que peuvent vivre les élèves du secondaire.

Photo: Carine LAUFFS



Une visite de musée pendant l'Université d'été ? Une grande première, à ne pas rater ! Surtout que, s'il est plutôt discret, le Musée universitaire d'arts et civilisations de Louvain-la-Neuve n'en recèle pas moins de très belles collections, de toutes époques et de tous styles : tableaux, dessins, sculptures, gravures... Mais comment rendre ces œuvres accessibles aux jeunes, aux élèves ? Comment les aider à les comprendre, à les apprécier ? Ces questions sont au cœur des priorités de ce musée.

Anne QUERINJEAN, la directrice de l'établissement, accueille les visiteurs dans une salle ornée de sculptures moyenâgeuses et présente son institution. « Le musée porte un projet éducatif tout à fait dynamique, se réjouit-elle. Nous essayons de faciliter la rencontre avec les œuvres d'art. On passe de l'émotionnel à la parole, à l'échange et on ouvre un espace de sens critique et créatif. Notre but est de faire réfléchir l'enfant. Le service pédagogique met aussi en place des ateliers créatifs, où les élèves peuvent expérimenter le travail d'artiste. »

Les participants sont à présent eux aussi mis à contribution. Deux groupes se

forment, l'un suit Sylvie DE DRYVER, l'autre Isabelle MARON, toutes deux du Service aux Publics du Musée. Un des deux groupes se rend dans une salle abritant la collection hétéroclite d'un donateur. À côté d'une œuvre de MAGRITTE sont exposés masques et petites sculptures anciennes, plus exotiques. La guide s'arrête devant un bloc sculpté de taille moyenne. Elle annonce au groupe qu'il suivra une visite similaire à celles proposées aux élèves du secondaire, intitulée « Comment regarder une œuvre d'art ? ». « Il s'agit de faire comprendre aux jeunes qu'on peut poser des regards différents sur une œuvre, explique-t-elle. On en compte quatre. L'objectif est ici de les découvrir et de les pratiquer. »

FAIRE SURGIR DES CHOSES

La guide propose alors à chacun d'apprécier quelques instants la sculpture, et ensuite de dire un mot sur cet objet. Les réponses fusent : déesse, dualité, féminin, Inde, danse, souplesse, rituel, relief... On peut déceler parmi ces mots trois des quatre regards possibles vis-à-vis d'une œuvre : dans un premier temps on décrit l'objet, puis on le replace dans un contexte, on essaie

de le comprendre et ensuite, il y a le regard qui nous parle, personnel. La sculpture, qui représente une déesse, vient d'un temple hindou et date du 6^e siècle environ.

Les participants s'animent : qu'a voulu dire cette dame, en parlant de souplesse et nostalgie ? Il ne s'agit pas d'une simple description, elle va déjà plus loin, en évoquant quelque chose de personnel. La guide invite le groupe à aller plus loin dans la description. Chacun apporte sa pierre à l'édifice, les participants jouent à merveille le jeu de la visite guidée. « L'observation est suivie d'une interprétation, d'une compréhension et d'une contextualisation de l'œuvre. L'objectif de cette école du regard est de faire surgir des choses », conclut la guide.

Mais un regard reste à expérimenter : l'émotion. La guide conduit le groupe face à deux peintures, au cœur de l'exposition du moment « D'ici de-là », consacrée au Brabant Wallon. Elle invite cette fois ses « élèves » à exprimer l'émotion qu'ils ressentent en contemplant les tableaux. L'un d'eux évoque tristesse, pénombre, angoisse, tandis que l'autre laisse percevoir une lueur d'espoir, de la lumière, une éclaircie...

Pour terminer la visite, la guide propose aux participants de se mettre dans la peau d'un artiste et de produire eux-mêmes un dessin abstrait au pastel. Comment, à partir de deux mots, laisser parler sa créativité ? Calme et repos, vitesse et rapidité... Qu'évoquent ces mots, comment les traduire sur le papier ? Chacun l'expérimente... et découvre qu'il n'est pas si simple de laisser parler sa créativité ! ■

BRIGITTE GERARD

1. Vous pourrez en lire un écho dans notre prochain numéro (entrées livres n°82, octobre 2013).

conclusions

ÉCOLE ET CULTURE :
LIEN ÉTROIT,
DIFFICILE À PENSER
MAIS NÉCESSAIRE !

Étienne MICHEL, Directeur général du SeGEC, a conclu l'Université d'été 2013 par une réflexion sur le lien complexe qui unit l'École et la Culture.

Photo: Conrad van de WERVE



Nous sommes aujourd'hui quelque peu saturés de ce mot *culture*, employé à toutes les sauces. La faute peut-être à ses nombreux sens, qui engendrent parfois des confusions. Parle-t-on de cette somme de connaissances accumulées qui nous permet de développer notre goût et notre sens critique ? Évoque-t-on l'ensemble des formes acquises de comportements dans les sociétés humaines ? Ou songe-t-on à la *culture gréco-latine*, la *culture occidentale*, voire *orientale* : le mot désignant alors l'ensemble des aspects intellectuels propres à une civilisation. Quand on pense culture, on pense donc connaissance, éducation, formation, instruction, savoir. On voit bien que le lien entre la transmission de la culture et la mission de l'école est si étroit que ces notions tendent à se confondre. « *La culture*, disait MALRAUX, *c'est ce qui fait de l'homme autre chose qu'un accident de l'Univers* ». Elle ne doit pas seulement être présente à l'École, elle doit être l'École.

L'ÉCOLE : UNE CONTRE-CULTURE ?

Mais ce lien étroit est devenu difficile à penser. Parce que l'école se transforme, mais peut-être plus encore, parce que la culture elle-même, au sens large du terme, se transforme. À cet égard, rien n'est plus important que de poser un juste diagnostic sur les évolutions culturelles contemporaines. Quelques traits de ces évolutions sont la recherche de la satisfaction immédiate, l'individualisme, l'utilitarisme.

On doit reconnaître que le consumérisme triomphe aujourd'hui, peut-être moins comme phénomène économique que comme phénomène culturel. Sur une longue période, les évolutions culturelles sont d'une telle ampleur et d'une telle profondeur que les sociologues parlent parfois d'ex-culturation : c'est le mouvement par lequel une société quitte la matrice culturelle qui l'a fondée. Il y a donc un débat sur les évolutions de type anthropologique auxquelles nous sommes confrontés, et la place de la religion dans la société est au cœur de ce débat. L'enseignement catholique doit aujourd'hui confronter son projet propre avec ce que nous propose la société actuelle. Or, nous baignons dans une culture de consommation, de zapping, d'excitation permanente, de recherche de résultats et de profits immédiats.

À l'école, par contre, il s'agit de prendre le temps nécessaire à la concentration et à la maturation des apprentissages. À l'heure où tout se vaut, où tout est bon à prendre à condition que cela se vende, où les savoirs semblent accessibles à tous par la magie d'internet, on assiste à un aplatissement des savoirs. Mais le propre de l'école est, au contraire, de les hiérarchiser, et notamment de privilégier, avant toute autre compétence, une vraie maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul. Face à la culture dominante, la culture proprement scolaire apparaît ainsi aujourd'hui, comme à d'autres époques et dans d'autres contextes, presque comme une contre-culture, indispensable pour « faire école », mais aussi

pour « faire société ». Voilà pourquoi nos cultures d'écoles sont précieuses : des traditions éducatives diverses, mais qui ont en commun d'éduquer des personnalités capables d'interagir avec les autres sans les instrumentaliser.

LA CULTURE : UNE MÉMOIRE À TRANSMETTRE !

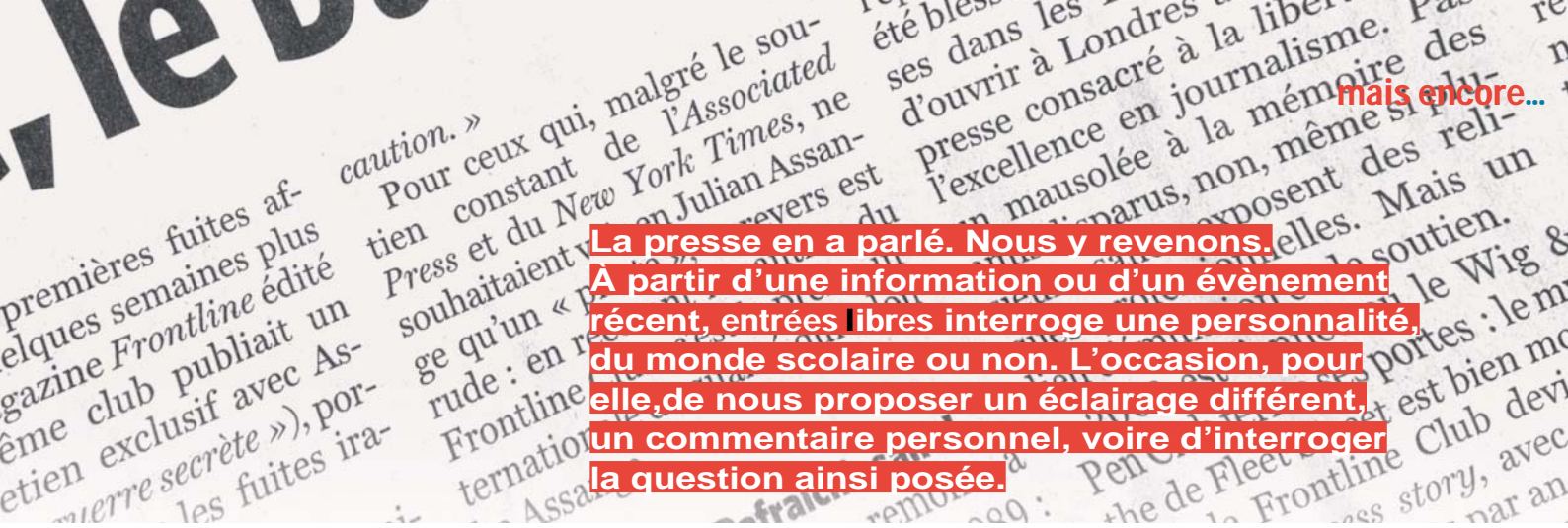
Il y a, enfin, un enjeu du côté de la culture elle-même. Elle n'est en aucune manière un donné. Elle se découvre, se transmet. Comme les civilisations, les cultures sont fragiles, elles peuvent même disparaître. Quand le professeur enseigne, il transmet. Et la transmission est l'incontournable de toute société pour perdurer et inscrire l'individu dans une communauté humaine. Simplement, parce qu'il n'existe pas de société sans mémoire. C'est aussi ce qui fonde l'enseignement, et c'est pourquoi le combat pour faire vivre la culture scolaire est un combat pour la culture tout court, et inversement. ■

TRACES ÉCRITES ET VIDÉOS

Des traces de cette Université d'été sont consultables sur notre site <http://enseignement.catholique.be> via l'onglet temporaire « Université d'été : les traces » ou Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013.

Vous y trouverez des captations vidéo des conférences de Jean DE MUNCK et Benoit MERNIER, des ateliers-conférences de Colette NYSMAZURE et Marc BOURDOUX, et de l'atelier-discussion consacré au numérique. Ces vidéos sont disponibles sous forme de chapitres thématiques. Outre les conclusions d'Étienne MICHEL, vous pourrez également revoir la prestation musicale de clôture de Chloé HENDRYCKX (flute) et Anaëlle ZIADI (harpe), étudiantes de l'IMEP.

Les retranscriptions des conférences et les comptes-rendus des ateliers sont consultables en ligne.



La presse en a parlé. Nous y revenons. A partir d'une information ou d'un événement récent, entrées libres interroge une personnalité, du monde scolaire ou non. L'occasion, pour elle, de nous proposer un éclairage différent, un commentaire personnel, voire d'interroger la question ainsi posée.

DE LA FICTION AU COURS D'HISTOIRE ?

LaLibre

12/08/2013

Au mois d'août dernier, Fernand GÉRARD, colonel-ingénieur en retraite et passionné d'histoire, faisait part de nombreuses approximations et erreurs constatées lors de sa lecture du dernier roman de Max GALLO, *1914, le destin du monde*¹. Selon ce lecteur attentif, « la partie du livre relative à la Belgique constitue une relation erronée des faits, se situant aux antipodes du travail d'un historien rigoureux et soucieux de la vérité... »

Et vous, qu'en dites-vous ?

■ **Jean-Louis JADOULLE, professeur de didactique de l'histoire à l'ULg :**

« Plutôt que d'exploiter ici le livre de Max GALLO, j'encouragerais plutôt l'enseignant d'histoire à tirer parti des œuvres de fiction à caractère historique. Celles-ci constituent, en effet, un matériau de premier choix pour détricoter les stéréotypes, les erreurs... et faire découvrir aux élèves l'état de la connaissance scientifique. Par exemple, « Le nom de la rose » d'Umberto ECO a souvent été utilisé en classe d'histoire, soit dans sa version littéraire, soit dans sa version cinématographique. Sur la guerre 14-18, il y a quantité de romans qui permettent d'approcher la manière dont on a relu le conflit mondial. « Un long dimanche de fiançailles » de Sébastien JAPRI-SOT est, à cet égard, un roman tout à fait intéressant, tout comme sa version cinématographique.

Ces ouvrages ou ces films renseignent surtout sur la manière dont l'histoire a été relue par les générations successives et permettent de faire découvrir aux élèves la distinction entre l'Histoire et la mémoire. L'Histoire, c'est celle que les hommes ont vécue, que l'historien tente de reconstruire, mais qu'il ne parvient jamais à reconstruire à l'identique. La mémoire, c'est la manière dont les générations successives ont imaginé, repensé le passé, en fonction de leurs priorités, de leur contexte... Cette prise de conscience de la distinction entre Histoire et mémoire doit amener l'élève à découvrir la nature de l'histoire, celle que l'historien écrit. C'est dans cet esprit que les compétences terminales ont été rédigées : elles permettent de donner corps au projet de faire apprendre la pensée et la méthode historiques. Certes, si l'enseignement de l'histoire doit transmettre un certain nombre de connaissances fondatrices de notre culture, et aider ainsi nos élèves à se situer dans notre société, il constitue aussi un puissant vecteur de formation intellectuelle, par l'apprentissage de la pensée et la méthode historiques. C'est ainsi qu'une des quatre compétences a été entièrement dédiée à l'exercice de la critique historique.

S'agissant des manuels scolaires, en Belgique ou ailleurs, on ne peut nier qu'ils colportent encore des stéréotypes, des représentations décalées par rapport à l'évolution de la pensée scientifique. C'est pour éviter cela que les collections de manuels d'histoire que j'ai dirigées ont toutes été supervisées par des historiens de métier. Il fallait évidemment s'assurer que les

contenus étaient corrects et à jour. La vision que l'on donne du passé doit être en phase avec l'évolution de l'historiographie. Les connaissances historiques ne sont, en effet, pas révélées : elles sont la résultante d'un consensus provisoire entre des scientifiques, en fonction des sources disponibles, des questions qu'on leur pose et des méthodes qui sont utilisées pour les faire parler. De plus, la connaissance scientifique fait l'objet de débats, et il est donc extrêmement important d'y confronter nos élèves. Les manuels « Construire l'Histoire » et « FuturHist » proposent ainsi, régulièrement, des dossiers-débats qui permettent à l'élève de confronter des points de vue d'historiens, par exemple à propos des raisons qui expliquent que les soldats aient supporté un conflit si long et si pénible que celui qui déchira l'Europe entre 1914 et 1918. Il s'agit assurément d'une question qui agite les spécialistes.

Si la connaissance historique évolue, ainsi que les débats qu'elle suscite, il est évidemment indispensable que l'enseignant continue à se former au plan de la didactique, bien sûr, mais aussi au plan de sa connaissance de l'historiographie. Le CECAFOC² propose d'ailleurs, de plus en plus, des formations centrées sur la « mise à jour de connaissances », par exemple sur la guerre 14-18 ou la colonisation du Congo. Enseigner l'histoire, c'est d'abord et avant tout enseigner des connaissances sur le passé. Car sans connaissances, pas de compétences ! » ■

BRIGITTE GERARD

1. Paru aux Éditions Xo
2. Centre catholique pour la formation en cours de carrière.

Quand le « vieux continent » rajeunit

Essor démographique, à Bruxelles surtout, mais également en Wallonie. Croissance de la population scolaire. N'y a-t-il pas contradiction avec vieillissement de la population et baisse de la natalité en Europe ? Pour comprendre et apprécier ce paradoxe, il faut appréhender le phénomène de la migration sous un angle particulier. C'est ce que fait l'article d'Elena AMBROSETTI et Cristina GIUDICI, « L'Europe rajeunie par ses migrants »¹

Pour bien saisir les mécanismes en jeu, il faut rappeler la théorie de la transition démographique, particulièrement pertinente pour les pays européens. Cette théorie affirme que la transition d'un régime démographique traditionnel à un régime démographique moderne s'opère en quatre temps :

1. la situation ancienne est caractérisée par un fort taux de natalité et un fort taux de mortalité. Le taux d'accroissement naturel reste faible. C'est le cas en Europe jusqu'au 19^e siècle ;

2. le taux de mortalité chute fortement (progrès en alimentation, en hygiène, en soins médicaux, période de paix...), tandis que la natalité reste importante. D'où un accroissement naturel fort, comme le « babyboom » qui a suivi la deuxième guerre mondiale ;

3. la mortalité continue à baisser, plus lentement, mais la natalité, elle aussi, décroît suite à une adaptation des mœurs. S'ensuit une décélération marquée du rythme d'accroissement naturel. C'est le cas en Europe après les « trente glorieuses », à partir des années 70 ;

4. la dernière étape est caractérisée par des faibles taux de natalité et de mortalité. Avec pour conséquence un vieillissement de la population et un très faible taux d'accroissement naturel qui peut même devenir négatif. Ce qui est le cas aujourd'hui dans nombre de pays d'Europe. Cet état de choses peut conduire à une diminution de la population. Or, à l'heure actuelle, il n'en est rien.

C'est qu'à côté du solde naturel (la différence entre naissances et décès) parfois négatif, il faut tenir compte de l'apport positif du solde migratoire (la différence entre entrées et sorties). Les populations sont des « organismes

vivants », des systèmes dynamiques et ouverts, avec une régulation interne (natalité-mortalité), mais aussi une régulation externe (migrations). Ainsi, lorsque le solde naturel est très positif mais menace l'équilibre entre population et ressources d'une région, cela peut produire de l'émigration (cf. l'émigration de l'Irlande affamée du 19^e siècle ou de l'Italie après le second conflit mondial). Au contraire, un solde naturel très faible ou négatif peut produire de l'immigration. C'est le cas dans beaucoup de pays européens aujourd'hui : il s'agit, en quelque sorte, d'une migration de remplacement comme réponse au vieillissement de la population.

L'ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DE L'EUROPE DES VINGT-SEPT

Dans son ensemble, l'Europe des vingt-sept a terminé sa transition démographique (cf. graphique 1). Le taux d'accroissement naturel était de +/- 10% il y a 50 ans. Il était de 2,6% en 2011. Il a été très faible au début du 21^e siècle, et il est même négatif dans certains pays, même si globalement,

il y a une timide reprise du solde naturel ces dernières années. À partir de 1985, le solde migratoire « compense » en quelque sorte la faiblesse de l'accroissement naturel, de sorte que, en une cinquantaine d'années, la population des pays de l'Union européenne a augmenté de +/- 25%. En 1960, elle comptait 402 millions d'habitants ; en 2012 : 503 millions.

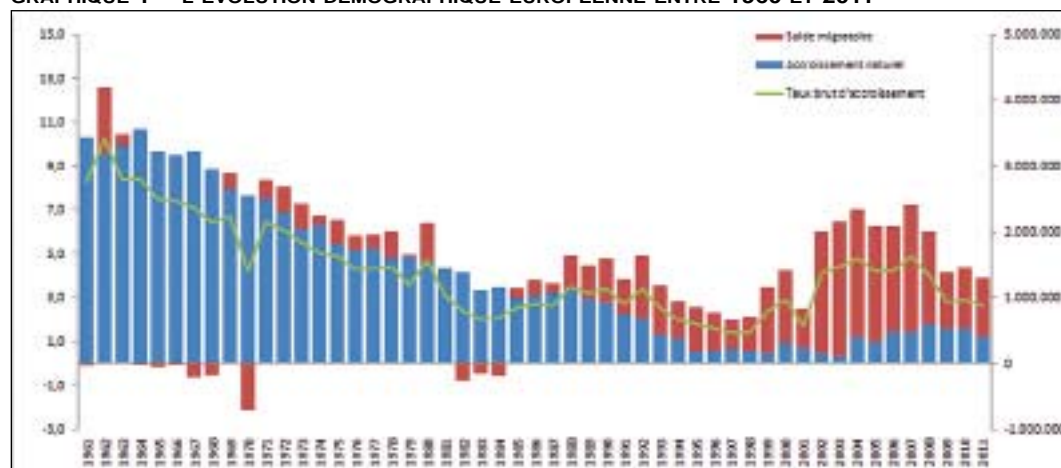
Cette évolution n'est pas uniforme dans tous les pays : le contraste entre la France et l'Allemagne le manifeste (cf. graphique 2).

Alors qu'en France, les soldes naturels et migratoires sont restés positifs, avec un taux d'accroissement assez stable, en Allemagne, le solde naturel est négatif depuis le début des années 70, le solde migratoire est très contrasté et le taux d'accroissement est en dents de scie, régulièrement négatif.

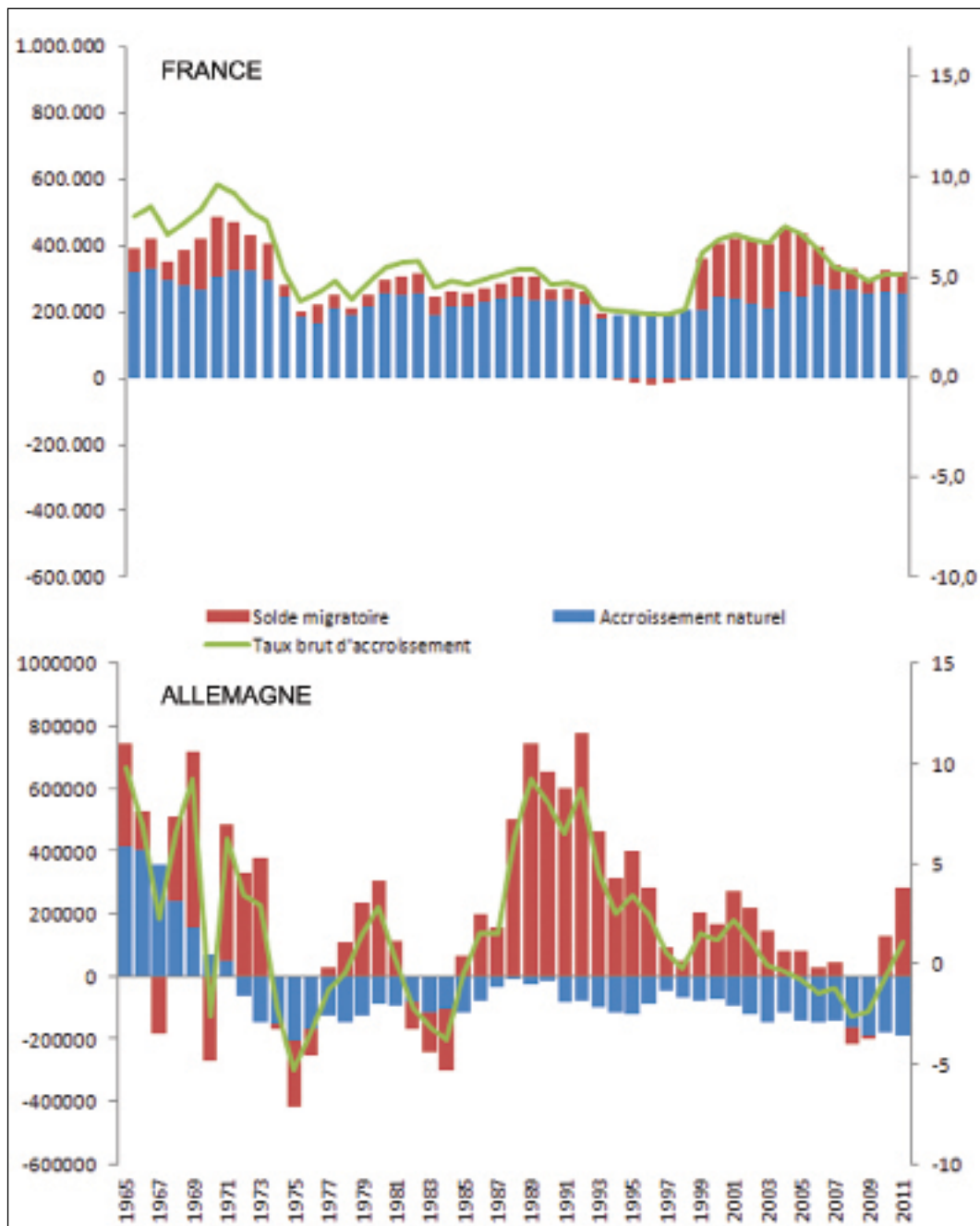
ET DEMAIN ?

Eurostat² a réalisé des projections jusqu'en 2060 pour imaginer quelles seraient les conséquences d'une Europe sans migrations (cf. tableau 1).

GRAPHIQUE 1 — L'ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE EUROPÉENNE ENTRE 1960 ET 2011



Taux brut à gauche, composantes à droite. Source : Eurostat



Composantes à gauche, taux brut à droite. Source : Eurostat

TABLEAU 1 – LA POPULATION EUROPÉENNE AVEC OU SANS MIGRATIONS - Source : Eurostat

UE27	01/01/2015	01/01/2060	
		avec migrations	sans migrations
Population totale	508.235	516.940	430.561
Population 0-14	79.241	73.662	57.409
Population 15-64	333.908	290.577	231.566
Population 65+	95.086	152.701	141.587
Début du déclin démographique		2040-2045	2012-2015
Pop. 65+ / pop. tot.		29,5	32,9
Taux de dépendance 65+	28,5	52,6	61,1

Avec le maintien d'un flux migratoire important, la population continuerait de croître jusqu'en 2040 (526 millions). Mais le niveau de natalité, qui restera sans doute très bas dans tous les pays européens, amènerait ensuite une diminution de la population jusqu'à 517 millions. La population d'une Europe à migration

zéro diminuerait en 50 ans de 14% : on peut l'estimer en 2060 à 430,5 millions. Mais la diminution de la population ne serait pas la conséquence la plus fâcheuse. L'impact de la fermeture des frontières porterait surtout sur la distribution par âge de la population, et, partant, sur le taux de dépendance de

la population des plus de 65 ans :

- sans migrations, la population des plus de 65 ans représenterait près de 33% de la population et près de 61% de la population en âge de travailler (15-64 ans) ;
- avec migrations, la population des plus de 65 ans représenterait un peu moins de 30% de la population et 52,6% de la population en âge de travailler (15-64 ans).

« Le choix d'une Europe forteresse, de plus en plus fermée, est non seulement difficile à réaliser, mais peu souhaitable si l'on veut préserver un équilibre démographique, social et économique », rappellent les auteures. Et une politique migratoire cohérente et adéquate n'est qu'une parmi les réponses au vieillissement. En effet, les migrations réduiront le rythme du vieillissement mais ne l'arrêteront pas (en 2015, le taux de dépendance des plus de 65 ans est de 28,5% : il doublerait quasiment en 45 ans).

Pour garantir des relations paisibles entre générations, il faudra d'autres solutions courageuses. En attendant, pour faire des migrations une opportunité pour l'Europe, comme pour les migrants et leur pays d'origine, cela suppose que responsables politiques et médias se concentrent sur l'intégration des migrants plutôt que sur le contrôle des frontières.

Et E. AMBROSETTI et C. GIUDICI de conclure : « Aux mesures de contrôle des frontières seraient préférées des politiques en faveur de la mobilité et de l'intégration, plus efficaces et, surtout, moins dangereuses pour les migrants. » ■

JEAN-PIERRE DEGIVES

1. Elena AMBROSETTI et Cristina GIUDICI, « L'Europe rajeunie par ses migrants », in « Migration : quelle autre politique pour l'Europe ? », *Revue Projet*, n°335, août 2013, pp. 32-38. www.revue-projet.com/articles/

2. Eurostat est l'Office statistique de l'Union européenne. Il est chargé de lui fournir des statistiques au niveau européen permettant des comparaisons entre les pays et les régions.

ÉCOLES ÉPISCOPALES (1/4) Quel projet aujourd'hui ?

Après avoir évoqué dans cette rubrique de nombreuses congrégations à l'origine des écoles catholiques, entrées libres s'intéresse aux établissements scolaires créés par les diocèses eux-mêmes et à leurs projets spécifiques. Pour commencer, le diocèse de Namur-Luxembourg, qui compte encore une dizaine d'écoles épiscopales.

« **L'**histoire de mon école est liée à celle du diocèse depuis 1866, relate **Alain KOEUNE**¹, directeur du Collège Notre-Dame de Bellevue, à Dinant. Dans deux ans, nous fêterons les 150 ans du collège, mais celui-ci existait déjà depuis une quinzaine d'années, lorsqu'il était sous l'égide des Jésuites, en collaboration avec la commune. Quand les Jésuites ont laissé l'école, pour diverses raisons, l'Évêché de Namur a décidé de construire un nouveau bâtiment sur les hauteurs de Dinant. »

Le Collège Notre-Dame de Bellevue est ainsi devenu une école épiscopale qui a entretenu, au départ, des liens étroits avec l'Évêché. « L'établissement recevait notamment des visites des différentes autorités épiscopales de l'Évêché, des Évêques ou des Vicaires épiscopaux, précise le directeur. À une époque, l'Évêque avait même ses propres appartements au collège et venait parfois y séjourner quelques jours ! »

VERS UNE DIVERSITÉ

Le diocèse de Namur-Luxembourg compte aujourd'hui encore une dizaine d'écoles épiscopales, créées au 19^e ou au début du 20^e siècle, par un évêque ou par le diocèse. « Nos deux plus anciennes écoles sont les deux petits séminaires, raconte **Henri GANTY**, Vicaire épiscopal chargé de l'enseignement du diocèse : celui de Bastogne, fusionné aujourd'hui avec l'Institut Notre-Dame, et le petit séminaire de Floreffe, toujours indépendant. » Ces écoles étaient appelées « séminaires » car elles proposaient, après les humanités, les deux premières années de philosophie pour ceux qui souhaitaient devenir prêtres.

Après le Concile Vatican II, en 1962, cette option a été supprimée, et toute la formation sacerdotale est organisée depuis en un seul bloc au grand séminaire, avec deux ans de philosophie et quatre de théologie. Ces écoles épiscopales ne proposaient

a longtemps compté entre 200 et 400 élèves, mais ce chiffre a augmenté ces quinze dernières années, pour atteindre 750 élèves. »

Outre les deux petits séminaires, le Collège Notre-Dame de Bellevue et la Communauté scolaire Georges



à l'origine que de l'enseignement général, et l'on n'y organisait parfois que du latin-grec. Par la suite, elles se sont diversifiées. « Au départ, explique A. KOEUNE, nous n'avions chez nous que de l'enseignement secondaire. La section primaire a été ouverte beaucoup plus tard, dans les années 1960-70. D'ailleurs, seul l'enseignement général est organisé chez nous, mais la Communauté scolaire libre Georges Cousot, également à Dinant, organise du technique et du professionnel. Le collège

Cousot, les autres écoles épiscopales de Namur-Luxembourg, proposent aujourd'hui divers types d'enseignement : l'Institut Saint-Louis de Namur, l'Institut Saint-Michel de Neufchâteau et le Collège Notre-Dame de Bonlieu à Virton organisent tous de l'enseignement général ; l'ITN (Asty-Moulin, Institut technique de Namur) est une école technique et professionnelle, l'IATA propose les arts et techniques artisanales, l'Illon Saint-Jacques est réputé pour sa section hôtelière ; le Collège Saint-André à



Au Collège Notre-Dame de Bellevue, le quotidien se vit au rythme des valeurs et de la parole de l'Évangile.

Auvelais se partage entre le général, le technique et le professionnel, Sainte-Begge à Andenne compte plusieurs implantations, et l'enseignement libre de Marche constitue un regroupement d'écoles.

RECRECITER DES PRÊTRES

Mais au fond, quelle était la raison d'être de ces écoles ? « *Nous n'avons pas, comme les établissements congréganistes, un fondateur qui porterait un message particulier, constate l'abbé GANTY. Nous, nous n'avons que l'Évangile ! À l'époque, nos écoles étaient particulières, plutôt tournées vers le religieux. On y disait, par exemple, la messe tous les jours. Et comme il s'agissait souvent d'internats, les élèves ne rentraient chez eux que pour les vacances et avaient donc droit à deux messes le dimanche !* »

On trouvait alors dans ces établissements des élèves de familles chrétiennes, notamment du milieu agricole, recrutés par des curés. Ceux-ci se rendaient dans les familles, et s'ils y trouvaient des enfants intelligents, ils essayaient de convaincre les parents de les inscrire au petit séminaire. « *Séminaire rime avec pépinière, affirme le Vicaire épiscopal. Dans ces écoles, on présentait la possibilité d'une vie sacerdotale. Et il pouvait y avoir de nombreux groupes de jeunes qui entraient ensuite au séminaire ! Il y avait, c'est vrai, une*

part de recrutement dans le chef de l'Évêché. Et il fallait faire face à la concurrence des ordres religieux qui procédaient de la même manière... »

Autre objectif de ces écoles épiscopales : s'implanter dans une région où l'enseignement catholique n'était pas encore présent, comme c'était le cas à Dinant. Mais quels sont aujourd'hui les liens du Collège Notre-Dame de Bellevue avec le diocèse ? « *On reste lié à celui-ci, mais il ne doit plus y avoir systématiquement de représentation de l'Évêque dans le Conseil d'administration, et la nomination des directeurs ne doit plus être soumise à son approbation, précise A. KOEUNE. Ceci dit, l'Évêque et ses représentants sont invités tous les ans à la séance académique, et quand il y a une manifestation particulière, les membres de l'Évêché, le Vicaire épiscopal et l'Évêque sont aussi invités.* »

A. KOEUNE est, par ailleurs, le deuxième directeur laïque de l'école. Son prédécesseur portait encore le nom de principal, jadis associé au professeur principal de rhétorique, qui devait nécessairement être un prêtre. Sinon, les écoles épiscopales ne différaient plus tellement aujourd'hui des écoles du réseau catholique, d'une manière générale. « *Il m'arrive aussi, explique H. GANTY, d'entériner, de par ma fonction, une nomination proposée par un PO au titre de membre*

de l'Évêché, un curé, un doyen, ou quelqu'un qui est engagé dans la pastorale scolaire. Je dois donner mon accord, car cette personne représentera l'Évêché. Dans certaines écoles, l'Évêché est représenté au CA, participe à la nomination des professeurs, mais en général, il est uniquement présent à l'Assemblée générale. Et cette présence est plutôt symbolique, il n'y a plus de droit de regard. Quant aux directeurs, ils étaient auparavant des prêtres nommés par l'Évêque. À présent, cela se déroule comme partout ailleurs. »

L'ÉVANGILE COMME INSPIRATION

Et d'un point de vue pédagogique, y a-t-il des spécificités propres aux écoles du diocèse ? A. KOEUNE parle plutôt d'une caractéristique propre à l'enseignement catholique, où l'accueil général de tout élève, dans sa spécificité, est extrêmement important et lié à la lecture de l'Évangile : « *J'évoquerais davantage la pédagogie, l'accueil, les structures d'aide, d'encadrement, de soutien, de formation qui sont en lien avec les valeurs, la culture et la parole évangéliques.* » Toutes les écoles catholiques étant à présent liées au Bureau diocésain de l'enseignement, il n'y a plus non plus de rencontres spécifiques entre écoles épiscopales du diocèse.

Quant à la mixité garçons-filles, elle n'est arrivée à Dinant que dans les années 1970 et s'est ouverte progressivement à l'internat, qui accueille toujours 120-130 élèves. « *Il n'y avait effectivement, au départ, que des garçons dans ces écoles épiscopales, constate H. GANTY. Et uniquement des prêtres, dont beaucoup enseignaient sans avoir de diplôme. Avec le Pacte scolaire, l'enseignement libre a obtenu des subsides, mais les enseignants devaient alors avoir les titres. Certains prêtres ont ainsi dû arrêter leur activité. Mais ces écoles se sont très bien recyclées, il n'y a pas eu de crispation. Et ce sont maintenant des établissements scolaires comme les autres !* » ■

BRIGITTE GERARD

1. Alain KOEUNE est également le président de la FEADI (Fédération des associations de directeurs de l'enseignement secondaire catholique).

Les clichés au feu... Tendre vers un mieux

Le récent ouvrage de **Frank ANDRIAT**¹ charge allègrement deux catégories d'acteurs de tous les maux réels ou fantasmés du système éducatif : les politiques et leur rage décrétale, et les « pédagogues en chambre », véritable *mérule de notre enseignement (sic)*. Tout cela est excessif, démagogique, racoleur, mais cela a au moins une vertu, celle d'ouvrir le débat, comme l'a pertinemment relevé la Ministre Marie-Martine SCHYNS.

Nul doute qu'il faille faire davantage confiance aux équipes éducatives, qu'il faille leur apporter un soutien bienveillant au lieu du contrôle de la conformité de leurs actions, qu'il faille réduire la portée des conclusions de certaines évaluations dans lesquelles on compare parfois des carpes et des lapins, qu'il faille utiliser les acquis de la recherche pédagogique comme des pistes de travail et pas comme des solutions toutes faites, qu'il faille confiner le politique dans son rôle de régulateur.

Mon expérience – limitée et subjective – m'incite à croire que la recherche en éducation, en pédagogie, en didactique des disciplines, en ce compris celle qui s'intéresse à l'utilisation des nouvelles technologies, n'a jamais été aussi utile qu'aujourd'hui. Je pense qu'elle devrait même être développée. Elle devrait servir, sur la base de propositions alliant apports scientifiques et pragmatisme d'expérience, à outiller les enseignants face aux défis qu'ils doivent affronter.

Tom n'apprend pas comme Théa, chacun le sait, même le plus nostalgique de l'école d'antan. Le défi majeur, pour les enseignants, est d'être capables de multiplier les angles d'approche d'un apprentissage proposé aux enfants permettant à leurs intelligences différentes de trouver le bon chemin pour apprendre. Et ils doivent être outillés pour cela, la recherche est donc fondamentale.

Par exemple, la détection précoce des difficultés d'apprentissage et la remédiation immédiate resteront des slogans creux tant qu'on n'aura pas formé, sur des bases scientifiquement solides, les enseignants pour ce faire.

Les profs qui, dans les services pédagogiques des réseaux, auprès de la Commission de pilotage, dans les centres de formation continuée... travaillent, réfléchissent, synthétisent les apports des expériences pilotes, recueillent et formalisent les bonnes pratiques, s'inspirent avec prudence des modèles développés à l'étranger... sont également des personnes utiles dont les enseignants ont besoin, même s'ils ne le perçoivent pas toujours.

Alors, d'où vient le problème ? Du temps, probablement, qu'on ne peut ni dilater, ni comprimer et qui est très différent quand on prend en compte les échéances politiques, l'émergence et la maturation de concepts nouveaux, le temps de latence d'un système complexe...

Le problème vient quand une idée porteuse devient une idéologie qu'on impose comme seule vérité, qu'on coule dans un décret et qui est ressentie comme un corset qui inhibe le potentiel créatif individuel et collectif des enseignants.

Le problème vient quand, au terme d'une théorisation bâclée et d'une évaluation d'impact trop parcellaire – quand elle est menée –, une géné-



ralisation est décrétée et donc subie comme un dictat de plus.

Le problème vient quand ce qui aurait dû rester une proposition devient un dogme dont les déviants doivent être, au mieux, montrés du doigt.

Le problème vient quand le politique s'engage sur la voie de la prescription méthodologique au lieu de rester, tout au plus, dans la définition des savoirs à transmettre et des compétences à développer.

Le problème vient quand l'idéologie politique interfère avec l'organisation pédagogique. Ainsi, la recherche légitime d'équité et de correction des inégalités ne doit pas conduire à une standardisation qui ne conviendra finalement à personne.

Si le livre d'ANDRIAT et les réactions qu'il a suscitées pouvaient servir à se donner du temps, justement, pour réfléchir ensemble, sans calculs ni arrière-pensées, à l'amélioration de notre enseignement, alors on pourrait se prendre à rêver comme la bonne littérature permet de le faire. ■

JOSÉ SOBLET
ANCIEN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA FESEC
VICE-PRÉSIDENT DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION DU SEGEC

1. Frank ANDRIAT, *Les profs au feu et l'école au milieu*, éd. Renaissance du Livre

Le bien et le mal à l'école

Il y a quelques mois, près de 80 enseignants des écoles fondamentales de l'entité de Soumagne (Liège), réunis par leurs directeurs, ont pu vivre une journée de réflexion sur le thème du bien et du mal à l'école fondamentale.

Illustration: Anne HOOGSTOEL



Comment apprendre aux élèves à discerner le bien et le mal ? Comment susciter une réflexion qui puisse grandir au fil de la vie ? Un conte africain raconté par le Père Guy DERMOND, salésien dont l'expertise en matière d'éducation dans divers milieux n'est plus à démontrer, a permis de poser les premiers jalons d'une réflexion personnelle. Il y est question d'un arbre donnant pour moitié des fruits porteurs de vie et pour moitié des fruits mortels. Si on coupe les branches porteuses de fruits mortels, l'arbre entier dépérit... Comment définir le mal autrement que par l'absence de bien ? Comment orienter ses choix individuels ? Quelle place existe-t-il pour l'autre dans ces choix ? Quelles postures identifier dans cette complexe réalité des acteurs du bien et du mal ? Sommes-nous tour à tour angéliques, inconscients, victimes ? Les participants se sont ensuite essayés à définir trois questions qu'un enfant pourrait se poser pour mieux

comprendre le bien et le mal. Les débats furent riches, chacun repartant avec une vision de la question affinée... mais certainement pas résolue !

QUE PEUT L'ÉCOLE ?

Après un repas convivial, les personnes présentes ont eu l'occasion de rencontrer trois témoins. Messieurs CORMAN (inspecteur diocésain principal, ancien instituteur), SERVAIS (impliqué dans les services d'aide aux démunis du grand Liège) et DAUVISTER (directeur de prison) avaient pour mission de faire le lien entre leurs constats de terrain, leurs pratiques et leur vision de ce que peut l'école en matière d'éducation au bien et au mal. Au vu des réactions positives suscitées par la journée, nul doute que l'expérience ait porté ses fruits en permettant aux enseignants de l'entité de se réunir, de découvrir, de partager et de se ressourcer. ■

D'APRÈS OLIVIER SAINT-AMAND (CP)
ET ANNICK GILLIS (DIRECTRICE)

PASTORALE SCOLAIRE C'EST REPARTI !

« *Plein de(s) sens* » : le slogan retenu pour cette nouvelle série d'affiches de pastorale scolaire 2013-2014. Tout au long de l'année, nous parcourons les cinq sens et les chemins qu'ils ouvrent dans notre quête de sens. Cette première affiche propose de commencer par la vue.

La contemplation éveille la sensibilité et nous offre des signes qui éclairent la route. Si nos yeux sont des fenêtres sur le monde et sur l'au-delà du monde, ils sont aussi les fenêtres du cœur. Ils reflètent nos émotions. S'il y a des regards qui tuent, il y en a qui sauvent ou font exister.

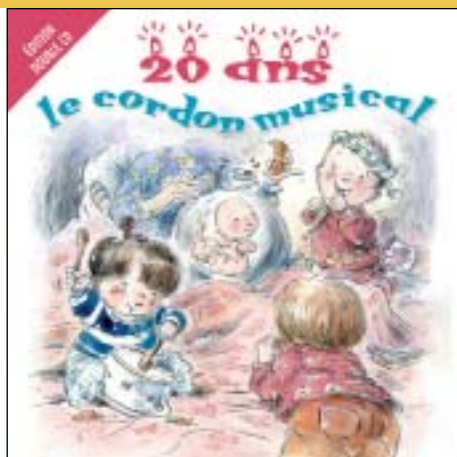
Afin d'anticiper les possibilités d'animation offertes pour cette nouvelle année, vous trouverez des propositions pour les cinq affiches sur :

<http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Pastorale scolaire

Ces pistes d'animations peuvent également être obtenues auprès des équipes diocésaines de pastorale.

Informations complémentaires : myriam.gesche@segec.be





LES 20 ANS D'UN GRAND CLASSIQUE DE MUSIQUE POUR ENFANTS

En 1993, **Pierre CHEMIN** réalisait, en partenariat avec l'association Média Animation, un CD précurseur dans les familles et les milieux de la petite enfance : « *Le cordon musical* ». Des musiciens venant d'horizons très divers avaient travaillé côte à côte en pensant spécialement aux tout-petits. Cela donnait un doux mélange de voix, de percussions, de bruitages naturels, de musiques calmes ou de « danseuses », de chansons comiques ou de circonstance, aux couleurs d'Afrique, des Andes, etc. Le CD s'est vendu à près de 50 000 exemplaires : c'est toute une génération qui a grandi au son du « *cordon musical* ».

Aujourd'hui, à l'occasion des 20 ans du CD, sort une édition spéciale de 27 pages, avec bon nombre de morceaux inédits.

En vente chez les disquaires et librairies jeunesse ou en ligne sur www.leCordon.be



VITAMINE P

En automne, qui n'aurait besoin de la vitamine Poésie ? **Jean-Pierre SIMÉON**, poète, enseignant et créateur du Printemps des Poètes, se propose de nous la prescrire, le vendredi 25 octobre à 18h à la Bibliothèque de la Ville de Tournai, boulevard des Frères Rimbaut n°2.

Entrée libre.

Contact : 069 25 30 90 ou service.bibliotheque@tournai.be

APPRENDRE LA CHIMIE EN JOUANT

Valence, nomenclature, classification des corps minéraux... Ces notions de chimie semblent parfois bien ardues à nos élèves ! Pour les aborder de manière ludique, six professeurs de sciences en secondaire et un professeur d'École normale ont mis au point « *Chimie à la carte* ! ».

Ce jeu de société modulaire propose plusieurs pistes d'utilisation : *connais-tu les symboles ? ; construis une formule chimique à l'aide de valence ; retrouve les corps appartenant à une même fonction chimique ; classe et range les corps dans une armoire selon leur fonction chimique, etc.*



La matière est celle de troisième, mais le jeu pourra être utile dans les classes supérieures pour les révisions et remises à niveau.

Le jeu est édité par Didier Hatier, Éditions Averbode.

Infos : www.didierhatier.be ou www.averbode.be

LA POÉSIE, C'EST VITAL !

La poésie appartient à tous, de l'enfance à la dernière heure. Et en pousser la porte, c'est vivre un vrai plaisir ! Alors, comment sensibiliser à la poésie dans les classes ?

Colette NYS-MAZURE et **Françoise LISON-LEROY**, toutes deux poètes, proposent aux professeurs trois ateliers progressifs d'une demi-journée. Chacun pourra s'y approprier des consignes simples, à affiner ensuite selon sa propre méthode et à moduler selon l'âge et le niveau des élèves.



Les ateliers auront lieu les 5 et 19 octobre et le 23 novembre, de 9h30 à 12h30, à la Bibliothèque de la Ville de Tournai.

Contact : service.bibliotheque@tournai.be
PAF : 15 EUR pour les 3 ateliers

OUTILS PÉDAGOGIQUES POUR LUTTER CONTRE LA PAUVRETÉ



À l'occasion de la Journée mondiale du refus de la misère le 17 octobre prochain, la Secrétaire d'État Maggie DE BLOCK annonce que son plan de lutte contre la pauvreté infantile sera disponible dans un langage accessible aux enfants d'ici le mois de décembre. Ce plan comprend 140 actions visant à améliorer les conditions de vie des familles et des enfants exposés à la pauvreté. Les enfants et les jeunes qui ont des remarques, des idées, des photos, des dessins ou des suggestions pour améliorer ce plan peuvent les faire parvenir par le biais du site www.lesjeunescontrelapauvrete.be.

Un baromètre de la pauvreté et un manuel pédagogique sont également disponibles sur ce site.

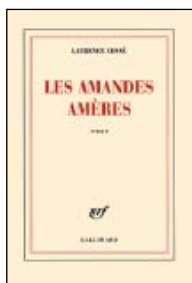
UN LIBRAIRE, UN LIVRE

Henry, 13 ans, ne connaît personne à Vancouver où ils viennent d'emménager, son père et lui, dans un appartement miteux, après que celui-ci ait perdu son travail. Sa mère est restée dans la petite ville où ils étaient heureux avant, quand Jesse était encore là et que tous les voisins étaient leurs amis. Maintenant Jesse est mort, Maman est à l'asile et Henry doit remplir ce bête journal parce que le psychologue le lui a demandé.

La Canadienne **Susin NIELSEN** a déjà publié deux autres romans pour adolescents chez Hélicium (*Dear George Clooney, tu veux pas épouser ma mère ?* et *Moi, Ambrose, roi du Scrabble*) et a trouvé le ton juste pour évoquer un drame de nature à fracasser n'importe quelle famille (un fils de 16 ans qui tue son persécuteur du même âge, puis se suicide dans l'école !).

Des personnages généreux, une construction maîtrisée, des dialogues ciselés, des moments de pure cocasserie, d'autres d'émotion... Et surtout, la résilience inespérée d'un narrateur en souffrance, désespéré mais capable d'humour, que de nouveaux amis vont s'attacher à sauver jour après jour.

Bernard SAINTES
 Librairie de l'Écrivain public
 rue de Brouckère 45
 7100 La Louvière
 Tél. 064 28 04 33
 Fax 064 22 98 44



L'ÉCOLE DANS LA LITTÉRATURE

L'ÉVIDENCE N'EST PAS TOUJOURS PARTAGÉE

Fadila, qui vient faire le ménage chez Édith, ne sait ni lire, ni écrire. Édith lui propose de lui apprendre. Une expérience difficile pour l'une comme pour l'autre. Exemple à propos de la reconnaissance de la lettre « i ».

« Elle ne distingue pas le i des autres lettres. Visiblement, le point au-dessus d'une lettre n'est pas pour elle un discriminant. Quant à « dessus », tout se passe comme si elle ne savait pas ce que cela signifie.

Les notions de sur et de sous sont pourtant claires pour elle. Édith y repense, elle voudrait comprendre. Fadila sait ce que veulent dire dessus (« Les chemises repassées, vous les mettez là, sur le dessus de la machine à laver ») et dessous (« Les vis ont dû tomber de la table, attendez, je regarde dessous »). Comment se fait-il qu'elle ne comprenne pas ce qu'est un point sur un i ?

Un matin où elle-même travaille dans la salle à manger et revoit Fadila à côté d'elle, les yeux sur le papier et les sourcils froncés, Édith a l'intuition de ce qui est peut-être la clé de l'énigme. Sur une feuille de papier posée sur une table, elle-même appuyée à un mur, les mots d'Édith, au-dessus (« C'est la seule lettre avec un point au-dessus »), désignent la direction du mur, et au-dessous celle des deux femmes. Le haut et le bas sur le papier sont des représentations abstraites. Fadila connaît le haut et le bas dans l'espace réel. Elle distingue très bien ce qui se trouve sur la table et ce qui est dessous. Elle doit aussi différencier ce qui est sur le papier (le stylo posé sur la feuille) et ce qui est dessous (le bois de la table). Sans doute, au tableau noir, elle comprendrait « Le point est sur le i ».

De là à distinguer sur une feuille à l'horizontale ce qui est au-dessus d'un i ou au-dessous d'une ligne, il y a un abîme : l'abîme qui sépare le réel de la représentation, l'habitude de l'espace où on évolue et l'ignorance de ses figurations abstraites. Fadila parle plusieurs langues, elle ne connaît pas leur représentation. » ■

Extrait de *Les amandes amères*, Laurence COSSÉ, Gallimard, Folio n°5535, 2011 (pp. 36-37).



Susin NIELSEN
Le Journal malgré lui
 de Henry K. Larsen
 Hélicium éditeur, 2013

CONCOURS

Gagnez un exemplaire du livre ci-dessus en participant en ligne, avant le 25 octobre, sur :

www.entrees-libres.be > concours

Les gagnants du mois de mai sont :

Céline BREMER
Cristina BRUNO
Isabelle CARAMAZZA
Alain-Yves LAMBERTS
Anaïs SPAGNUT
Marc TATON
Philippe VERZELE
Michel WAELEKENS

LIVR@DO

La littérature pour adolescents est à l'honneur de la journée **Livr@do**, le 18 novembre prochain à Liège, à l'initiative de l'Espace Jeunes (Chiroux).

Des stands d'auteurs, de libraires, d'éditeurs et de bibliothèques seront réunis, l'espace d'une journée, au Théâtre de Liège (place du XX aout).

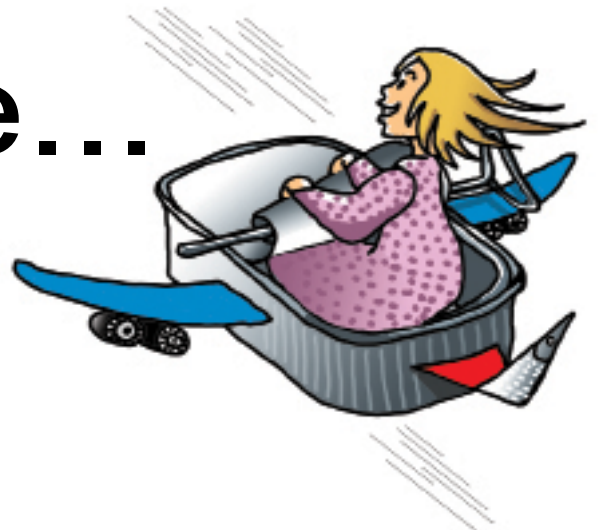
Des animations, des rencontres d'auteurs et un spectacle de / avec Daniel PENNAC sont notamment proposés.

Entrée et activités gratuites.
Spectacle sur réservation.
Renseignements :
sarah.dassy@provincedeliege.be
 ou 04 232 86 41



L'humour de...

Marthe MAHIEU



BANAL... ET POURTANT !

Certaines choses se produisent mille fois par jour dans le monde, depuis des dizaines d'années ; on les dit banales, elles continuent pourtant à me surprendre, à m'émerveiller, au point de susciter en moi une jubilation sidérée.

Par exemple, le décollage d'un avion. La première fois que j'ai embarqué dans un long-courrier, c'était dans les années 80. Un Boeing 747, destination Bombay, la veille de Noël. Treize passagers par rangée, en trois blocs séparés par deux allées, pas une place vide. Beaucoup de gros commerçants indiens accompagnés de leur opulente épouse en sari. J'essayais de calculer mentalement le poids total de ces cinq cents corps, plus les nombreuses valises « king size » que je les avais vus enregistrer en soute. Que cette boîte à sardines bourrée, munie d'ailes ridiculement petites puisse s'envoler comme un cerf-volant ou un ballon d'enfant me paraissait irréaliste. Vient alors ce moment où le bruit des réacteurs vrille les oreilles, où l'accélération vous enfonce dans votre siège et où le monstre, après une course furieuse, s'arrache à la pesanteur. Un calme surnaturel s'installe, on vole. Vrai, depuis trente ans, chaque fois que je prends l'avion, le miracle se reproduit !

Mais il y en a d'autres. Par exemple, les forsythias. À l'orée de l'automne, les voilà déjà presque endormis, recroquevillés pour l'hiver. Dans quelques mois pourtant, ils reprendront vie. Rien ne distingue en mars un buisson de forsythias d'un faisceau de bois mort. Des baguettes grises, desséchées, glacées. Chaque jour, je les surveille. Un soir d'avril, de minuscules bulles crème apparaissent le long des baguettes. En quelques jours, ce sont mille fleurs jaunes à quatre pétales qui illuminent la haie. D'où viennent-elles ? « *Où se cachaient-elles, avant ?* », demandent les enfants. Et c'est pareil chaque printemps. On peut leur faire confiance... comme à l'avion. ■

LE CLOU DE L'ACTUALITÉ

LA CULTURE À L'ÉCOLE.



DOSSIER
CULTURES D'ÉCOLES,
ÉCOLE DE CULTURE